

T

le magazine du Temps — 4 octobre 2025
haute joaillerie

Cannupa Hanska Luger
totem d'humanité



HardWear by Tiffany



HardWear by Tiffany

A design from 1962 inspired
by New York, a city in flux.

An expression of love's
transformative strength.

With love, Since 1837 **TIFFANY & CO.**



Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906



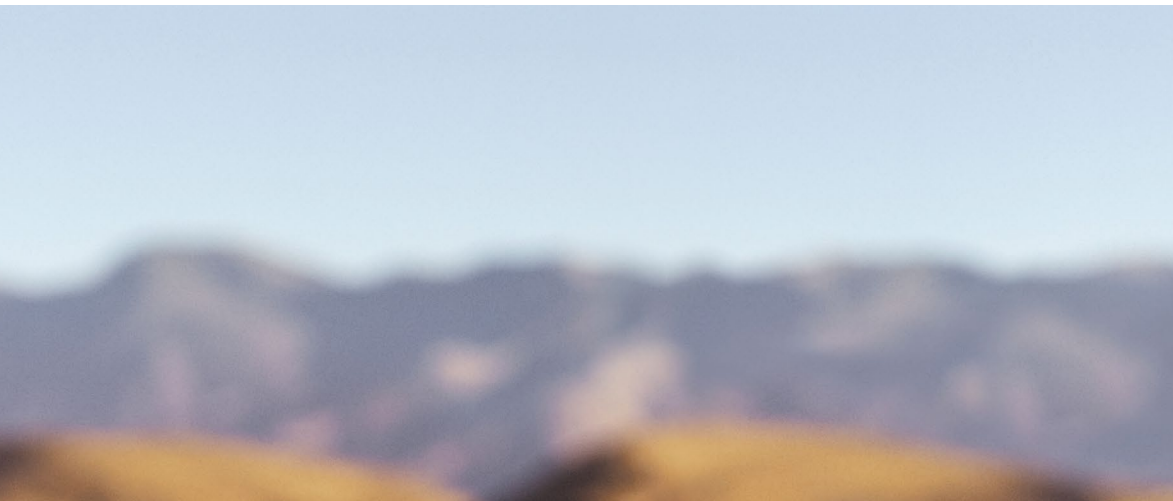


Zip Antique
Collier transformable
en bracelet



"IL EXISTE UNE BEAUTÉ QUI PERDURE
BIEN AU-DELÀ DU REGARD."

CORY RICHARDS,
PHOTOGRAPHE ET EXPLORATEUR, PORTE LA
VACHERON CONSTANTIN OVERSEAS.




VACHERON CONSTANTIN | ONE OF
GENÈVE NOT MANY.

Si près de nous

C'est une histoire qui nous parvient par fragments. Un rapport dévoilant l'assimilation forcée d'enfants dans des pensionnats fédéraux américains aux XIXe et XXe siècles. Un militant accusé de meurtres qu'il réfute, partiellement gracié par l'ex-président des Etats-Unis Joe Biden après quarante-neuf ans de prison. La parution d'un bouquin relançant les discussions sur les crimes commis par les colons espagnols au XVIe siècle. Ou encore un documentaire dévoilant l'enfer des disparitions et des violences actuellement subies par des milliers de femmes. Un à un, ces événements et leur médiatisation mettent au jour les traumatismes des peuples autochtones d'Amérique, dits les «Amérindiens», victimes, encore aujourd'hui, de siècles d'entreprise coloniale européenne. Mais à moins de s'intéresser de plus près à ces communautés, ces dernières restent de lointaines images associées à des drames tout aussi lointains. Elles se fixent dans notre conscience mais jamais ne prennent part à notre réalité. Elles sont d'un côté, nous de l'autre.

L'art produit l'inverse. Il y a quelques semaines, la Verbier 3-D Foundation accueillait ainsi en résidence Cannupa Hanska Luger (voir notre portrait en page 20). Mondialement connu pour ses œuvres multiformes questionnant la place et l'héritage des Amérindiens dans la société contemporaine, cet artiste originaire du Dakota du Nord s'est inspiré des rythmes, des traditions et de la nature des Alpes pour construire un totem à même le paysage verbiérais. Avec cette sculpture résistant à toute signification unique, l'artiste entre sur notre territoire en même temps qu'il nous invite dans le sien. S'affranchissant du cadre de la colonisation, de ses frontières géographiques et mentales, il nous propose, comme lui et ses ancêtres, de nouer un lien ancestral avec la terre où nous vivons, ou souhaitons vivre. En d'autres termes, il invite à développer une sensibilité écologique et à adopter sur le monde un regard d'autochtone. Une invitation à communier et, pour nous, peut-être, la fin de simples fragments. ●

Séverine Saas



Magazine T

Supplément du «Temps» paraissant
21 fois par an.
(Ne peut être vendu séparément)

Editeur

Le Temps SA

Présidente du conseil d'administration

Abir Oreibi

Direction

Pierre-Adrian Irlé (directeur exécutif)
Madeleine von Holzen
(rédactrice en chef)
Olivier Schwarz (finances)

Rédaction de T

Rinny Gremaud (rédactrice en chef)
Séverine Saas (rédactrice en chef adjointe)
Selim Atakurt (responsable de production)
Emilie Veillon (journaliste)
Stéphane Gachet (journaliste horlogerie)
Mónica Gonçalves (graphiste)
Héloïse Schwab (responsable image)
Anouck Mutsaerts (responsable style)
Agnès Vadi (styliste)

Ont contribué à ce numéro

Juliette de Banes Gardonne
Adrien Baratay
Stéphane Bonvin
Noé Cotter
Lemon Fee
Emmanuel Grandjean
Olivia Hadorn
Simon Ladoux
Christian Lecomte
Isabelle Mayault
Jonas Marguet
Aline Paley
Julie Rambal
Hanna Siemiatycki
Pierre-Emmanuel Testard
Matilde Viegas

Chef d'édition

Philippe Simon

Responsable correction

Samira Payot

Conception maquette

Bontron & Co

Publicité

Marché national
NZZ One
Adrian Näf (Business Director)
Anne-Sandrine Backes-Klein
(Head of Business Unit Romandie)
letemps@nzzone.ch
T +41 21 318 46 60

Marché régional
Le Temps Publicité
Sébastien Cretton
(Head of Regional Sales)
publicite@letemps.ch
T +41 22 575 80 50

Courrier

Le Temps SA
Avenue du Bouchet 2
CH-1209 Genève
T +41 22 575 80 50

Impression

Stämpfli SA

Prochain numéro

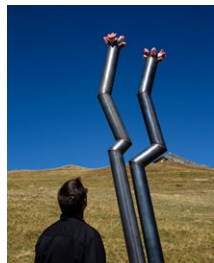
Le 18 octobre 2025



SIXTIE, THE NEW JEWELLERY WATCH

PIAGET

Maison of *Extraleganza* since 1874



En une

Cannupa Hanska Luger, artiste amérindien
Œuvre: «Sempervivum», Verbier 3-D Foundation Sculpture Park, 2025
Photo: Aline Paley pour le magazine T

curiosi**Tés**

12 La vie des choses

Les modes, les vêtements et les objets prennent la parole.

14 Quoi de beau

Sélection d'objets, de livres et d'expositions.

humani**Tés**

20 Art contemporain

Depuis cet été, un totem veille sur la vallée. Invité en résidence à Verbier, Cannupa Hanska Luger est connu pour ses œuvres protéiformes qui portent les blessures vécues par son peuple. L'artiste amérindien s'est inspiré de croyances ancestrales et du folklore alpin pour créer une sculpture originale.

26 Horlogerie

Les armes? Des aiguilles de montres. Les protagonistes? Un père et son fils. Le lieu et l'heure? L'événement horloger Geneva Watch Days tenu début septembre. Découvrez notre compte rendu d'un duel de réglage chronométrique très singulier.

30 Humanitaire

Seriez-vous prêt à accueillir un sans-abri? Pour les Bureaux du Cœur, la réponse est évidente. Cette association propose à des sociétés de recevoir des personnes sans domicile dans leurs locaux désertés le soir et le week-end. Mise en pratique avec un jeune Guinéen hébergé dans une start-up lyonnaise.

34 Architecture

Il y a 20 ans, Porto voyait une sorte de «météorite» tomber sur la ville. Dessinée par l'architecte star Rem Koolhaas, la Casa da Musica met en lumière (et en son) tous les univers musicaux dans un décor «lunaire».

40 Feuilleton

Un temps désertés, les alpages sont revenus à la mode. La journaliste et écrivaine Isabelle Mayault raconte son immersion dans le hameau d'Alpenzu, dans la vallée d'Aoste, à quelques encablures de la frontière suisse. Quatrième épisode: «L'hélico du vendredi».

vani**Tés**

44 Shooting

But en or, ligue de diamant, médaille ou pépite... Sport et joaillerie ont beaucoup en commun. A travers des bijoux portés par des sportives, notre sélection fait rimer esthète et athlète.

54 Tendances

En créant du neuf avec de l'ancien, la génération Z bouleverse les stratégies des marques de luxe. Les ventes aux enchères de pierres précieuses et de bijoux non signés passionnent ainsi ces nouveaux acheteurs.

57 Bon plan

Pour sortir des habitudes lausannoises, l'échoppe TrainTrain invite au voyage avec son café spécialement torréfié, mais aussi ses thés, ses vins naturels et toutes sortes de spécialités.

58 Luxe

En termes de haute joaillerie, Cartier se doit de constamment réinventer son style, sans pour autant le trahir. En mai, la marque a dévoilé une collection qui explore l'idée de la retenue, tout en répondant à des défis techniques extravagants.

60 K-beauty

Les exosomes atténueraient le vieillissement, les cicatrices et favoriseraient la repousse des cheveux. Un tout-en-un dont notre chroniqueuse a testé les propriétés chez un dermatologue de Séoul.

62 Recette

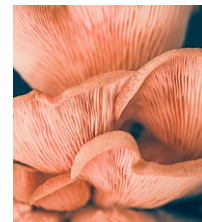
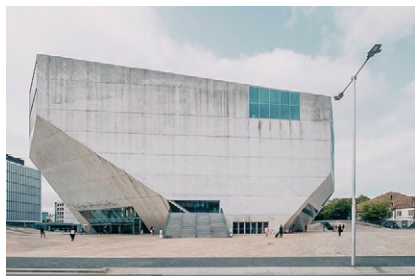
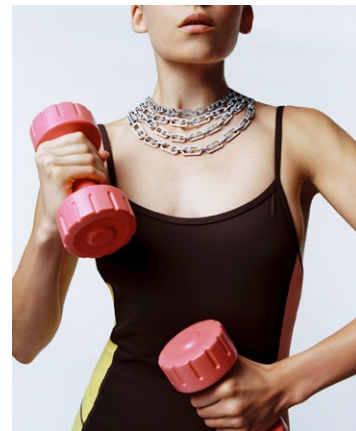
Le pleurote rose fait rire les papilles. Joeffrey Fraiche - chef du Pont de Brent, à Montreux - associe ce champignon au goût de lard avec la truite du Léman et une huile à l'oxalis.

64 Corps

Les femmes ont pris conscience que leur corps peut dégager une puissance quasi illimitée. La preuve via les 42,195 km des marathons et des courses très exigeantes, comme les ultra-trails.

66 Moodboard

Dans chaque numéro, l'humeur de la rédaction se décline en une sélection débridée d'objets.





GRAFF

Confession d'une carrosserie de voiture

Depuis quelques années, le peuple des voitures a changé de visage. Ce n'est pas un expert en design qui le dit, mais l'automobile qui cristallise cette révolution: la Tesla en personne

texte: Stéphane Bonvin

Je n'ai pas de bouche. Et de tout petits yeux. Je ne regarde pas, je te défie. Je ne t'invite pas, je te toise. Je ne t'appelle pas, je me tais. Je ne m'impose pas, je t'attends. Je ne suis pas une carrosserie. Je suis un masque. Je suis la carrosserie de la voiture des années 2020, celle dont le look a peu à peu conquis tes villes, tes rues, tes routes de traverse, les parkings de tes aéroports. Il y a une marque qui incarne mon esthétique: Tesla, bien sûr. Non que Tesla m'ait proprement inventée, mais il revient à la marque d'Elon Musk de concentrer mes traits, de résumer mes caractéristiques.

Avant moi, les SUV régnaient sur l'imaginaire routier et influençaient peu ou prou le look d'une bonne partie des voitures moutonnières. Les automobiles qui se la pétaient étaient hautes sur roues. À l'avant, elles étaient armées de calandres et de pare-boue capables de résister à un troupeau de buffles. Les types et les femmes qui se hissaient dans ces engins avaient toujours l'air de partir chasser le rhinocéros du côté de Verbier ou de confondre le rallye Paris-Dakar avec un trajet Cologny-Champel. Les voitures étaient devenues des chars d'assaut. Et leurs propriétaires des conducteurs de Caterpillar. Ou des dealers dans une banlieue à sang.

Moi, la Tesla, et les voitures qui me ressemblent avons tourné cette page grandiloquente. Nous sommes aiguës, lisses, cliniques. Minimalistes. Nos couleurs, désormais d'aspect laqué, repoussent toute profondeur. Nous sommes des animaux à sang froid.

Des créatures aussi dénuées d'expressions que le front photoshopé de Poutine. Les SUV invitaient au bain de boue? Ils donnaient à leurs pilotes l'air d'explorateurs de l'extrême prêts à tout pour laisser l'empreinte de leurs pneus gras sur des terres vierges? Nous, nous sommes sculptées pour un monde aussi plat qu'un écran, pour une Terre redessinée par l'IA, une humanité autonettoyante prête à servir de décor à l'ultime saison de *Squid Game*.

Je parle, je parle, j'oublie de me décrire.

Moi, la carrosserie 2020 inspirée de la Tesla, je n'ai généralement pas de calandre ou bien peu (la calandre, c'est cette grille à l'avant de la voiture qui peut lui dessiner un genre de bouche), ce qui me donne l'expression verrouillée d'un squalo coi. J'ai de tout petits phares plissés et pas de gros yeux ronds comme les voitures du siècle dernier qui ressemblaient encore, quand on y pense, à la bagnole de Oui-Oui. Mes feux arrière sont effilés comme des boomerangs. Mon capot est plus souvent plié qu'arrondi. Je suis faite d'angles discrets. Dans mon intérieur, moins de boutons, de commandes, mais un écran. Je donne l'impression que conduire, c'est intuitif, comme *swiper*.

«Avec ton beau taxi
En avant Oui-Oui
C'est toi qui conduis
Oui vas-y Oui-Oui
Tu as mille amis
Une merveilleuse journée
Commence aujourd'hui»

Extrait d'une chanson du dessin animé «Oui-Oui»



Moi, la carrosserie façon Tesla, on m'a beaucoup comparée à un iPhone sur roues, parce que j'ai cassé les codes en vigueur, démodé ce qui allait de soi – saisir, empoigner, appuyer, tapoter. Mes adeptes disent que ma «tactilité» fait de la conduite une expérience inédite. Mes contempteurs, eux, rétorquent que je suis aussi sexy qu'une machine à laver. Je m'en fiche.

Je sais que comme tous les objets qui comptent, mes formes et mes couleurs donnent un corps tangible au *Zeitgeist*. Ma silhouette est aussi sèche que celle d'une femme accro au pilates. Sur mes portières, mes poignées sont aussi absentes que les poignées d'amour sur les hanches d'un masculiniste adepte d'un programme de musculation callisthénique. Je suis le produit d'une époque où les guerres ne se gagnent plus seulement avec des tanks boueux et des avions de chasse tonitrueux, mais avec des drones bruissants comme des papillons froids auxquels je ressemble comme une sœur. ●



VIVIENNE DESIGN GAMFRATESI

Parce que le goût façonne l'art de vivre, le magazine T propose une sélection de belles choses à contempler ou à s'offrir.

style

Toucher la chemise

Quelle est la différence entre un col américain et français? Ou un tissage popeline et oxford? Figaret a les réponses. A l'ère des achats en ligne, l'expérience boutique axée sur le toucher des matières et les conseils d'experts reste essentielle en termes de chemise pour la marque française, qui vient d'ouvrir sa première boutique suisse, à Genève. Depuis sa création en 1968 à Biarritz, Figaret décline ce vêtement dans une grande variété de styles, coupes et tissages. Elle a aussi fait de l'ajout de broderies discrètes l'une de ses marques de fabrique. Comme ce «Je t'aime», visible sur l'intérieur de la patte de boutonnage lorsque l'on entrouvre le haut de certaines chemises. Ou encore l'edelweiss apposé au poignet d'un modèle exclusivement genevois, pour marquer ce nouvel ancrage en terres helvétiques.

Figaret, rue de la Tour-Maitresse 8, Genève, figaret.com



horlogerie

Petit saut en arrière

Ce n'est pas une montagne sacrée, mais un roc, grâce auquel Tissot est revenu au sommet de l'industrie horlogère à la fin des années 1980. On parle de la RockWatch, petit galet de granit, modèle frais et disruptif. Ce n'est sans doute pas un hasard si elle a le même père que la Swatch en plastique. C'est en effet Elmar Mock qui a eu l'idée folle de tailler le boîtier du garde-temps dans un coin de nos Alpes nationales. Sortie en 1985, la RockWatch revient aujourd'hui pour ses 40 ans comme une éphémère bougie d'anniversaire, puisqu'elle se trouve limitée à 999 pièces. Un tirage qui aurait été écoulé en à peine deux jours au temps de sa gloire. L'Agence télégraphique suisse (ATS) rapportait il y a un peu moins de 40 ans que Tissot avait vendu «quelque 300 000 exemplaires» de sa montre en pierre en 1987 et comptait bien en écouler autant en 1988.

tissotwatches.com

design

Du bout des planches

Depuis la fin du duo formé avec son frère Ronan en 2023, le designer breton Erwan Bouroullec a renoué avec ses racines rurales en rénovant une ferme en Bourgogne, où il travaille désormais en partie. Dans ce lieu surnommé «la grange», la connexion avec la nature inspire d'autant plus son travail. C'est dans ce contexte qu'est né *Wimm Podium*, imaginé pour la marque danoise Raawii. Tantôt table basse, tantôt étagère, ce système aux lignes aériennes se veut totalement flexible. Il est composé de profilés en acier vert auxquels se fixent un ou plusieurs plateaux disponibles en diverses finitions. L'idée étant de créer sa propre combinaison ou de la faire évoluer au fil du temps. De plus, la marque l'assure: tous les composants du meuble seront entièrement démontables et recyclables à la fin de sa vie.

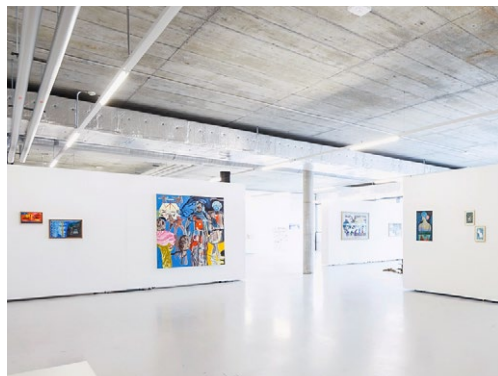
raawii.fr



PHOTOS: SYLVAIN LOUIS/FIGARET, TISSOT, RAAWII



MESSIKA
PARIS



exposition

Haut les rêves!

L'association genevoise HiFlow, qui gère un vaste espace artistique et culturel, fête ses 5 ans. Pour marquer le coup, une exposition collective réunit plus de 40 œuvres. Un mix de collages, vidéos, peintures, sculptures, dessins, photographies et installations d'une vingtaine d'artistes de plusieurs générations, dont certains sont issus de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD-Genève) ou de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL). Tous ont en commun d'aborder des thèmes liés aux rêves et à l'émerveillement. Avec l'idée que, dans un monde traversé par les crises, le «réenchâtement lucide peut devenir un espace fertile, un terrain d'expérimentation pour réinventer nos liens au vivant, à la matière, au temps», note Séverine Redon, commissaire de l'exposition et fondatrice de l'association.

«Dream up», jusqu'au 17 novembre, espace HiFlow, Plan-les-Ouates, hiflow.ch

mode

Chambres des merveilles

Quel est le point commun entre un vieil arrosoir en cuivre et un pull en cachemire affublé du slogan «Anonymous Faggots» («tarlouzes anonymes»)? Entre un gobelet en verre de Murano et un blazer en tartan? Toutes ces pièces sont vendues chez JW Anderson, la marque de Jonathan William Anderson. A la suite de son arrivée chez Dior, le créateur irlandais a décidé de repenser le label de mode qui l'a fait connaître dès 2008. Délaissant les collections saisonnières, JW lance des boutiques d'un genre nouveau, sorte de chambres des merveilles où la mode se mêle à des objets disparates qu'il a scrupuleusement choisis ou fait fabriquer. Tel un curateur, il utilise son goût pour raconter une histoire, celle d'un monde où les arts, les époques et les identités dialoguent librement. Une expérience du style à découvrir à Londres, et bientôt à Paris et à New York, mais aussi sur le site de la marque.

jwanderson.com



geekologie

Tranche de pomme

Pour un iPhone pliable, ce sera peut-être pour 2026, selon les rumeurs. Cette année, Apple innove légèrement avec le modèle Air, qui n'a que 5,6 mm d'épaisseur (hors module photo). Il ne pèse que 165 g, soit 12 de moins que le modèle 17 standard sorti cet automne. L'appareil est fin et léger, et du coup sensible au moindre choc. Une raison pour laquelle Apple l'a construit en Ceramic Shield 2 à l'avant et à l'arrière de l'appareil, un matériel qui se veut trois à quatre fois plus résistant aux fissures et rayures que les technologies précédentes. Côté photo, ce n'est pas, sans surprise, le nec plus ultra, puisqu'il manque notamment un ultra grand-angle. A l'intérieur, aucun compromis puisque la dernière puce A19 Pro fait tourner l'iPhone Air. Sa batterie doit assurer 27 heures de lecture vidéo, promet Apple.

apple.com



DÉCOUVREZ AIR SYSTEM, LE SYSTÈME DE CLOISON ET PANNEAU PORTE. DESIGN GIUSEPPE BAVUSO



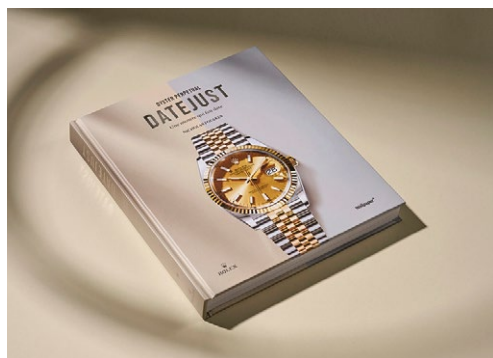
Rimadesio

édition

Couronne historique

En 2024, Rolex, marque horlogère viscéralement secrète, surprenait les amateurs d'horlogerie en inaugurant une série de publications autorisées autour de ses modèles phares. Après avoir mis en lumière sa Submariner, la manufacture revient cette année avec *Oyster Perpetual Datejust*. *Une montre qui fait date*. Un titre bien trouvé, puisque la Datejust a marqué l'histoire en devenant la première montre-bracelet chronomètre automatique et étanche avec guichet affichant la date. Mais loin d'être une simple exploration technique, cet ouvrage très documenté revient sur les origines et l'évolution du modèle, récits de personnalités, photos originales et clichés tirés des archives de Rolex à l'appui. Cerise sur la couronne, le bouquin est édité en collaboration avec le magazine de design *Wallpaper** et signé Nicholas Foulke, historien horloger de renom.

«Oyster Perpetual Datejust. Une montre qui fait date», disponible dans les points de vente officiels Rolex, une sélection de librairies et commerces indépendants et sur wallpaper.com/store



céramique

Vagues à table

Des teintes bleutées, oscillant entre le gris et le vert, selon la couleur du ciel. C'est la vue changeante du Léman qui transparait à travers toute une collection d'arts de la table créée par Léa Kreling. Passionnée de céramique depuis ses 9 ans, cette Française installée à Genève a adopté une technique de marbrure qui consiste à intégrer des pigments de couleur au moment du malaxage de la porcelaine. Pour générer des motifs de vagues qui ondulent chacune à leur manière. Sa collection comprend des assiettes, bols, tasses, vases, plats et saucières, dont une bonne partie est servie sur les tables de la cheffe Anne-Sophie Pic. Dans son atelier, la créatrice dispense des cours hebdomadaires et des stages ponctuels. Une exposition-vente de son travail est prévue sur place le 29 novembre prochain.

Atelier H07, av. des Tilleuls 21, Genève,
instagram: [@lea.kreling](https://www.instagram.com/lea.kreling)

joaillerie

Couleurs dévoyées

Attirées par la croissance de la joaillerie de luxe, de nombreuses maisons de mode ont plongé dans le bain des bijoux empierrés. Parmi elles, Prada, qui lance sa troisième collection de joaillerie fine. Avec une ligne baptisée «Couleur vivante», les directeurs artistiques Miuccia Prada et Raf Simons restent fidèles à l'élégance dévoyée qui fait prospérer leur prêt-à-porter. Les formes anciennes - boucles d'oreilles pendantes, bagues solitaire ou colliers rivière - se voient ainsi modernisées par de surprenantes associations de gemmes colorées. Ici, le vert vibrant d'un péridot s'entrechoque au pourpre d'une améthyste, là, l'orange vif de la citrine madère contredit la douceur de morganites roses. A la cohérence esthétique s'ajoute l'intégration de pratiques responsables, puisque chaque pièce est enregistrée sur une *blockchain* permettant de tracer les pierres et métaux utilisés.

prada.com



PHOTOS: ROLEX/WALLPAPER*, LÉA KRELING, PRADA

cornercard



VIVEZ VOTRE VIE.

Avec l'assurance couverture
des achats et 1,5% de cashback
de votre Cornercard Platinum.



cornercard.ch



→ A l'avant-garde des arts autochtones contemporains, le membre des tribus des Mandans, Hidatsas, Arikaras et Lakotas est devenu un des artistes et activistes les plus médiatisés de sa génération.

Des racines et des œuvres

L'artiste amérindien ***Cannupa Hanska Luger*** est connu pour ses créations multiformes portant les blessures de son peuple. En résidence à Verbier, il s'est inspiré des croyances ancestrales et du folklore alpin pour créer un totem veillant sur la vallée

texte: **Emilie Veillon**

photos: **Aline Paley pour le magazine T**

« **S**ur mes terres d'origine, au Dakota du Nord, il existe en hidatsa un mot qui signifie «trop parler de soi». C'est un acte honteux, mais il se trouve que je suis doué pour ça et que les gens veulent que je parle de moi. » Rencontré à Verbier un matin brumeux de septembre, Cannupa Hanska Luger a la voix qui porte et le verbe facile. Considéré comme étant à l'avant-garde des arts autochtones contemporains, ce membre des tribus des Mandans, Hidatsas, Arikaras et Lakotas est devenu l'un des artistes et activistes les plus proactifs et médiatisés de sa génération. Et si ce statut le fait grimacer intérieurement quand il est sous les projecteurs, il sait que c'est le prix à payer pour donner une voix aux souffrances des Amérindiens; victimes de siècles de massacres, de dépossession de leurs terres, de déracinement et d'isolement dans des réserves depuis la conquête de l'Ouest américain par les colons européens.

«La façon dont nous avons été traités a généré un traumatisme transgénérationnel inguérissable. Un mal-être profond que le manque actuel de reconnaissance et de compréhension de nos cultures par la société américaine ne fait qu'envenimer. Les problèmes d'addiction, de violence et le taux élevé de suicide au sein de nos peuples en sont révélateurs», analyse-t-il.

Connu pour ses œuvres multiformes qui questionnent la place et l'héritage des Amérindiens dans la société contemporaine, l'artiste était en résidence durant six semaines à Verbier l'été dernier. Sur invitation de la Verbier 3-D Foundation - créée par les artistes Madeleine Paternot et Kiki Thompson -, qui se consacre à la promotion de l'art contemporain, de l'environnementalisme et de l'éducation à travers sa résidence d'artistes et son parc de sculptures depuis 2010. Ouvert toute l'année, l'espace d'exposition situé à 2300 mètres, entre l'arrivée des télécabines Les Ruinettes et l'alpage de La Chaux, →





← «G.H.O.S.T. Ride (Generative Habitation Operating System Technology)», installation, Desert X, Coachella, 2025.

✓ «New Myth. Future Ancestral Technologies», performance et vidéo, 2021.



PHOTOS: LANCE GERBER/DESERT X, GABRIEL FERMIN/CANNUPA HANSKA LUGER STUDIO

«Ses œuvres multiformes – sculptures, vidéos, installations et performances – sont toujours porteuses de messages sur des thèmes socioéconomiques, politiques ou écologiques forts»

Heidrun Löb, directrice du Musée des peuples autochtones d'Amérique du Nord (Nonam), Zurich



↑ «Góoxaadi (Sovereignty Suit)», sculpture en céramique, acier, verre, fibre, papier et détrit, Hammer Museum, Los Angeles, 2024.

↗ «Corruption», sculpture en céramique et techniques mixtes, Garth Greenan Gallery, New York, 2021.

→ «This Is Not a Snake/ The One Who Checks & The One Who Balances», installation en céramique, fibre, acier, bidons d'huile, fil barbelé, boîtes de munitions, déchets et objets trouvés, Heard Museum, Phoenix, 2020.



Entre l'arrivée des télécabines
Les Ruinettes et l'alpage
de La Chaux, à 2300 mètres,
l'œuvre de Cannupa Hanska
Luger «veille sur le toit
de la vallée tel un talisman».



se renouvelle au gré des programmes d'artistes curatés depuis dix ans par Alexa Jeanne Kusber.

La mission de Luger visait, comme pour les artistes qui l'ont précédé, à s'immerger dans le val de Bagnes pour créer une nouvelle œuvre in situ qui aborde de manière critique les thèmes environnementaux et le contexte alpin. «S'intéresser aux traditions d'une région, c'est une manière d'entrer en communion non seulement avec les gens qui y vivent, mais aussi avec les ancêtres des lieux», estime le plasticien de 46 ans, qui vit également à 2300 mètres d'altitude, avec sa compagne, l'artiste Ginger Awapuhi Dunnill, et leurs deux fils, dans une forêt sur les hauteurs de Santa Fe, au Nouveau-Mexique.

C'est justement en découvrant, lors d'une randonnée, une fleur chère aux anciens habitants d'un val de Bagnes encore vierge de chalets de luxe et de remontées mécaniques que lui est venue l'idée de son œuvre. Composée de rosettes de feuilles charnues, dont les fleurs s'élèvent vers le ciel, la joubarbe, du genre *Sempervivum* signifiant «toujours vivant», est une plante suffisamment résiliente pour survivre dans des conditions climatiques extrêmes, y compris sur les toitures en ardoise des mayens et des raccards. En faisant des recherches, Luger a découvert qu'elle a joué un rôle protecteur dans le folklore alpin: sa présence était considérée comme un bon présage, un gardien naturel des personnes, du lieu et des troupeaux contre la foudre, le feu et le vent. «J'ai été fasciné par cette croyance et j'ai voulu donner une forme contemporaine à cette plante pour en faire une sorte de talisman, d'amulette qui veillerait sur le toit de la vallée», note l'artiste.

La base est composée d'un demi-cercle formé par un chemin d'ardoises, orienté de manière à ne pas distraire les vaches qui rejoignent l'alpage de La Chaux au moment de la traite. Au centre s'élève un socle construit en pierres sèches déterrées par l'artiste à des endroits où elles posaient problème pour le déplacement du bétail. La terre, remuée chaque jour par les taupes aux alentours, lui a servi de mortier. Érigées sur ce monticule, où les visiteurs sont invités à s'asseoir, deux cheminées en acier servent de tiges à des fleurs blanc et rose en céramique semblables à celles des *Sempervivum*. «Tous les gestes du processus étaient extrêmement physiques, comme les combats quotidiens des vaches d'Hérens autour de moi. Il y a du sang, de la sueur dans ces murets. Mais aussi des larmes de joie ou d'irritation à cause du vent», laisse-t-il imaginer. Lors du vernissage, Luger a voulu faire une offrande à son œuvre en versant du lait de l'alpage voisin sur les pierres, dans l'idée que les enzymes aideront la végétation à y pousser.

Le temps consacré à travailler sur ce haut pâturage lui a rappelé l'endurance et la détermination qu'il a développées durant les étés de son enfance au ranch de son père, éleveur, dans la réserve de Standing Rock, au Dakota du Nord. Hormis les grandes vacances, il a grandi avec sa mère, artiste, d'abord dans le Dakota du Sud puis à Santa Fe, où un marché d'artisanat indien annuel lui permettait de vendre son travail. C'est là qu'en 2006, Luger, venu aider sa mère, se fait repérer en train de peindre par un recruteur de l'Institut des arts amérindiens de la ville, qui lui propose une bourse d'études. Après avoir détesté l'école publique

dans laquelle l'histoire américaine n'était racontée que du point de vue de ceux qui ont colonisé ses terres, puis huit ans à trimer dans des petits boulots, il saisit sa chance. Il y découvre la céramique, qui deviendra son médium préféré. Et voit dans le processus de création un moyen d'accéder à la pleine conscience et d'extérioriser son énergie anxieuse.

«Ses œuvres multiformes – sculptures, vidéos, installations et performances – sont toujours porteuses de messages sur des thèmes socioéconomiques, politiques ou écologiques forts», relève Heidrun Löb, directrice du Musée des peuples autochtones d'Amérique du Nord (Nonam), à Zurich. Quatre de ses œuvres font partie de la collection permanente, notamment *Love You to Death* et *Eat Pray Love*, qui traitent des questions liées à la chasse ou aux prédateurs et leurs proies. «L'autre force de Luger est de parvenir à faire de son art un acte communautaire qui rassemble les Amérindiens, les invite à s'impliquer, à comprendre, pour créer une sorte d'alliance», précise la conservatrice de formation qui suit l'artiste depuis qu'elle l'a rencontré à Santa Fe en 2012. Parmi ses œuvres collaboratives ayant eu le plus d'impact: l'installation monumentale *Every One* est composée de 4000 boules en céramique, chacune envoyée par un proche de femmes autochtones disparues ou assassinées, victimes des violences sexistes au Canada et aux États-Unis.

Création de 1000 boucliers

«C'est un très bon émissaire qui reste un exemple d'humilité: il ne se glorifie jamais, préférant se voir comme un témoin», observe de son côté Lucie Monot, conservatrice-restauratrice au Musée d'ethnographie de Genève (MEG), qui a exposé une partie d'un autre de ses projets fédérateurs: *Mirror Shield*, initié dans l'urgence en 2016 lors des manifestations contre un projet de construction d'oléoduc menaçant l'eau potable dans la réserve de Standing Rock, où il a grandi. En tant qu'artiste, Luger savait qu'il avait accès à une vaste communauté pour susciter le soutien dont ses terres natales avaient besoin. Grâce à une vidéo pédagogique, il a appelé tout le pays à participer à la création de boucliers miroirs en carton et aluminium pour protéger les manifestants des forces de l'ordre tout en leur reflétant leur déshumanisation. Plus d'un millier de pièces ont été acheminées à Standing Rock, fruit d'un mouvement de solidarité sans précédent dans les communautés autochtones.

Cannupa Hanska Luger sera de retour au Musée d'ethnographie au printemps prochain pour exposer *Continuum*, un film tourné avec ses deux fils mettant en scène des personnages en proie à un monde postapocalyptique. Il fait partie d'une série d'œuvres interdépendantes intitulées *Future Ancestral Technologies* mêlant notamment sculptures, films, photographies, installations et un livre intitulé «Surviva». Leurs propos: dans le monde apocalyptique qui nous guette, détruit par des catastrophes climatiques, les connaissances ancestrales autochtones deviendront essentielles à la survie de l'humanité. Car ces peuples, eux, ont déjà connu la fin de leur monde avec le déclin de leur civilisation. Et ils sont malgré tout *semper vivum*. Toujours vivants. ●

→ Un combat de titans: à gauche, notre journaliste Stéphane Gachet, contre son fils de 14 ans, assis à droite.



Duel à la pointe de l'aiguille

Compte rendu d'une bataille de ***réglage chronométrique*** entre un père et son ado tenue début septembre lors de l'événement horloger Geneva Watch Days. Avec quelques précisions techniques et une chute déboussolante offerte par Sylvain Tesson

texte: Stéphane Gachet

photos: Noé Cotter pour le magazine T

La veille, je me suis couché de bonne heure. Je voulais être en forme, mais le sommeil n'avait pas été réparateur et je n'ai pas été à la hauteur. Le rendez-vous avait été fixé à 11 plombes tapantes, samedi 4 septembre, sous le pavillon de Geneva Watch Days. Juste à côté du lac et j'aurais mieux fait d'y sauter. Geneva Watch Days, c'est le grand rendez-vous de la branche horlogère après la pause estivale. Pour animer l'affaire, cette année, les organisateurs ont monté un concours de réglage pour non-horlogers: le Calibership. En mode *battle* pour le fun: deux établis et deux candidats qui s'affrontent en même temps. Pour la galerie, quelques *big boss* s'y sont frottés: Patrick Pruniaux (Girard-Perregaux et Ulysse Nardin) a écrasé Jean-Christophe Babin (Bulgari); Antoine Pin (TAG Heuer) s'est payé Benoit de Clerck (Zenith).

Moi, c'est à mon fils de 14 ans que je me suis mesuré. On a quarante ans d'écart, mais à son âge, le respect des aînés, «c'est gênant». L'inverse est vrai aussi. Je voulais absolument le battre. Il m'a coiffé. D'un cheveu, oui, mais en horlogerie on se gomme à l'infinitésimal.

Résultats. Au deuxième bulletin de marche, ma moyenne d'écart était de +1,98 seconde par jour. Réclamé par une note de -1,37 seconde par jour au premier essai pour la génération montante. Dans la minute, le monde entier était au courant, mère, grand-mère, arrière-grand-tante. «Dis papa, je pourrais le mettre dans mon CV?» Minute papillon! J'essaie de le semer: «Ça, ce n'était que la première partie. Il faut attendre les résultats définitifs et ça prendra une bonne quinzaine.» C'est vrai, la «bataille» n'est que le début de l'épreuve: les mouvements doivent encore être certifiés, comme le font les fabricants soucieux de la précision de leurs garde-temps.

Je n'ai évidemment aucune chance de me refaire. Comme une aspirine dans un grand verre d'eau, la défaite restera amère, mais ça délaie un peu l'humiliation. Peut-être que d'ici là, il aura oublié, on peut rêver.

De toute façon, je lui ai bien expliqué qu'un concours de réglage, ça ne sert à rien. Même Jean-Christophe Babin l'a dit avant de passer à l'établi: «Une montre mécanique, c'est le seul moteur qui tourne en continu, à plein régime, sans jamais s'arrêter.» Alors à force, la précision, elle finit toujours par tomber dans les chaussettes. Pensez donc. Un calibre industriel standard tourne à une fréquence de 4 Hz, soit 28 800 alternances par heure, donc 691 200 par jour. Une alternance, c'est «tic». Pour le tic-tac, on divise par deux, logique. Ça fait quand même 126 millions de tic-tac sur un an. Un pote horloger a calculé qu'un balancier (la rondelle de laiton fixée à un ressort

en escargot qui sert de cœur à la montre) ne parcourt pas loin de 5000 km par an, à coups de petits allers-retours de quelques millimètres.

Sur le moment, tout ça, personne n'y pense. L'ambiance monte sur le stand et les candidats se concentrent sur l'épreuve. Des étudiants de l'Ecole d'horlogerie de Genève nous guident, chacun le sien. A la fin, c'est l'œil froid du Contrôle officiel suisse des chronomètres (COSC) qui jugera. C'est d'ailleurs le COSC qui organise le concours, avec Sellita, le fabricant qui a prêté les mouvements, et ça ne rigole pas. Les candidats ont une heure pour régler leur mouvement (chacun est numéroté, histoire de ne pas égarer son poulain) au plus proche de la plage de tolérance de la certification chronométrique officielle, soit une fourchette située entre -4 et +6 secondes par jour.

Raquette de précision

Vu nos scores, avec mon fils, *easy peasy*, on est dans la cible. Sauf qu'entre les lèvres et la coupe il y a l'hallali: passer le COSC est un peu plus capiteux que le test au Witschi (LE fabricant d'instruments de mesure des horlogers - un «ticamètre» selon mon fils) réalisé sur place. Au COSC, tout est protocolaire, calibré et répété avec une rigueur scientifique. Après le concours, les mouvements sont repartis à l'Ecole d'horlogerie pour la pose du cadran et des aiguilles de travail. Puis ils ont été expédiés au centre d'examen du Locle, pour quinze jours d'épreuve, sous la surveillance d'une batterie d'horloges atomiques, dans toutes les positions et à des températures qui voyagent de Torremolinos au Spitzberg.

Sans les étudiants de l'Ecole d'horlogerie de Genève, on y serait encore. Dans la ferveur du moment, j'ai oublié de noter leur nom, on m'a dit qu'ils s'appellent Sébastien Dupont et Yannis Delacrétaz, merci à eux! Ils nous ont d'abord tendu un feuillet couvert de schémas et d'explications. Du chinois. Moi, je n'avais jamais fait de réglage, mon fils non plus et il fallait maîtriser illico «le repère» (l'intervalle entre le «tic» et le «tac»), «la marche» et patin-couffin. Avec pour seul moyen d'action une «raquetterie», un ensemble de pièces qui permettent d'agir sur la longueur active du ressort spiral, et in fine sur la précision du mouvement. Pourquoi cet organe s'appelle-t-il ainsi? «Parce que ça ressemble à une raquette». Sauf que le Nadal de service a la taille d'une fourmi.

A l'échelle de mes doigts, c'est comme tailler un bonsaï avec une pelleteuse. En plus je suis presbyte, tout est flou. Mon fils, lui, il a la rétine vive et les neurones →

Un concours de réglage, ça ne sert à rien. Même Jean-Christophe Babin, le CEO de Bulgari, l'a dit avant de passer à l'établi: «Une montre mécanique, c'est le seul moteur qui tourne en continu, à plein régime, sans jamais s'arrêter»

au taquet, en moins de deux il est à l'ouvrage. Pendant que moi, j'essaie encore de chausser la loupe d'horloger sans me crever l'autre œil. Première opération: pousser dans le bon sens un talon de métal grand comme une antenne de hanneton, à l'aide d'un cure-dent en plastique que la loupe transforme en piquet de clôture. Je sens ma mauvaise nuit qui remonte, pris d'une tremblote à filer le diabète à un champ de fraises. Mon jeune coach me pose la main sur l'épaule: «Tenez l'outil le plus au bout possible.» Dans le bloc à côté, ça rigole, le repère est déjà réglé *pico bello*.

La marche vient dans un second temps et s'effectue en deux phases. Un premier réglage est effectué sur la raquette. A rendre fou un danseur de salon: un poil de millimètre de trop fait valser les secondes d'écart et on repart dans l'autre sens. Une fois l'épreuve passée vient le réglage fin, qui s'effectue en ajustant dans le bon sens une vis minuscule. Là encore, une affaire de capillaire. Mon fils s'en sort comme s'il l'avait fait mille fois. Moi j'ai un coup de chaud. Je prends une gorgée d'eau. Le temps de poser la gourde, ma descendance m'a devancé. Je le vois lever la tête et poser le tournevis, triomphant.

Passage au bulletin de marche. Le contrôle est effectué sur dix secondes dans cinq positions, dont l'examineur - toujours le même étudiant - prend la moyenne. Mon redoutable adversaire est parfaitement dans la cible. Moi, je suis encore en dehors des clous. Il me reste quelques minutes. C'est quitte ou double, me prévient mon instructeur: «Le mieux est l'ennemi du bien!» Je risque.

Le second bulletin est un peu meilleur. Je pose les armes. On compare les résultats. *Fatalitas!*

«Je t'ai battu à plate couture, papa!

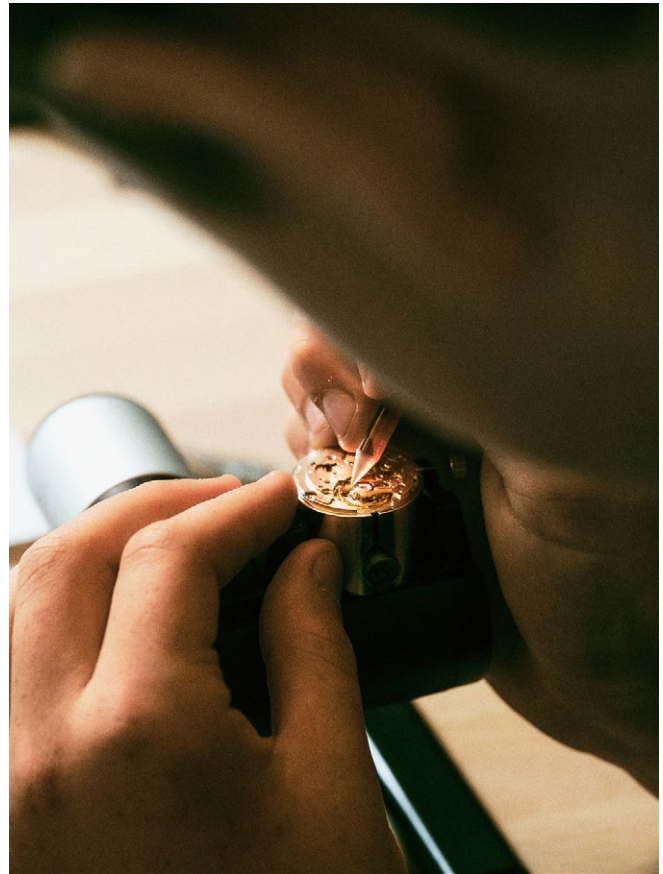
- C'est parce que tu as des petits doigts...

- Non, je suis juste plus précis. A certains moments, j'ai même trouvé que j'avais de trop gros doigts. Je ne sais vraiment pas comment tu as fait, toi.»

Il faut que je prenne l'air, il est midi, l'estomac appelle, on s'entend sur un kebab. A la sortie du pavillon, j'entraperçois l'écrivain Sylvain Tesson en pleine diatribe sous la tente d'à-côté. Il est l'invité de marque de la Fondation Dominique Renaud, horloger de légende. Je tiens ma revanche, j'impose le détour à mon jeune champion. Il abdique en râlant devant le rhéteur qui aborde justement la technique: «Et l'horloger inventa l'échappement.» Geste pivot annonce l'orateur, l'amorce de la «mécanisation» du temps et de l'inévitable rupture: «La mesure statistique et le chiffre n'ont plus rien à voir avec le temps qui passe dans le luxe, le calme et la volupté.» Depuis nous sommes «comme le lapin d'Alice, on court après la trotteuse».

Puis, il enchaîne sur un salmigondis de citations, Aragon, Goethe et le bagnard de Cayenne, avant de servir sa sauce personnelle: «Epaissir le temps.» L'écriture, le voyage, l'affût de la panthère des neiges ou l'escalade des piliers de la mer, tout se récupère car, «l'art est la seule puissance devant laquelle le temps se couche».

Et la montre dans tout ça? Elle n'est que «paillasse d'un laboratoire temporel» (les horlogers apprécieront) et comme «l'ailleurs vaut mieux que demain», il promet de «toujours plus regarder sa boussole que sa montre». Cause à effet: «Si je suis en retard, ce n'est pas que ma montre s'est arrêtée, c'est que j'avais mieux à faire.» Tu entends ça, fils? Je me retourne, mais lui aussi avait mieux à faire. Je le vois dehors, roulé dans un coin d'ombre à jouer sur son téléphone. Même au coup de Tesson il me bat, et c'est encore moi qui vais raquer le chawarma. ●



➤ Sous le pavillon de Geneva Watch Days, les organisateurs ont monté un concours de réglage pour non-horlogers: le Calibership. En mode «battle» pour le fun: deux établis et deux candidats qui s'affrontent en même temps.



→ «Je fais clic-clac et ça devient un lit.» Bangal, un homme d'une vingtaine d'années natif de Guinée Conakry, bénéficie du programme des Bureaux du Cœur. Durant la nuit, il peut ainsi dormir sur le canapé de la salle de réunion d'une société d'informatique lyonnaise.

Ma petite entreprise combat la crise

Depuis 2020, *les Bureaux du Cœur* proposent à des sociétés d'accueillir des personnes sans domicile dans leurs locaux désertés le soir et le week-end. A Lyon, une start-up reçoit ainsi Bangal, un jeune Guinéen

texte: **Christian Lecomte**

photos: **Adrien Baratay pour le magazine T**

C'est une entreprise qui ressemble à beaucoup d'autres, type start-up dynamique avec un personnel plutôt jeune, des open spaces et, près de la machine à café, les photos des uns et des autres lorsqu'ils étaient enfants (jeu du qui est qui?). Les espaces de travail portent le nom de lieux célèbres de la ville: Part-Dieu, Confluence, Fourvière, Perrache, Traboules, etc. La société située près de la gare de Vaise dans le 9^e arrondissement de Lyon s'appelle GAC Software et conçoit, entre autres, des logiciels pour la flotte automobile. Elle est le numéro un en France sur ce secteur, recensant près de 150 collaborateurs. Une success-story donc. Mais nous ne sommes pas là pour ça.

Chaque jour, sur les coups de 18h30, il s'y passe quelque chose d'insolite. Les bureaux se vident, les Software Developers vont vaquer à des occupations d'ordre privé. Arrive alors Bangal, jeune homme d'une vingtaine d'années, natif de Guinée Conakry, au parler français encore hésitant. Il a passé sa journée dans une

école lyonnaise, à assurer l'entretien, aider à la cantine. GAC Software est son domicile le soir venu.

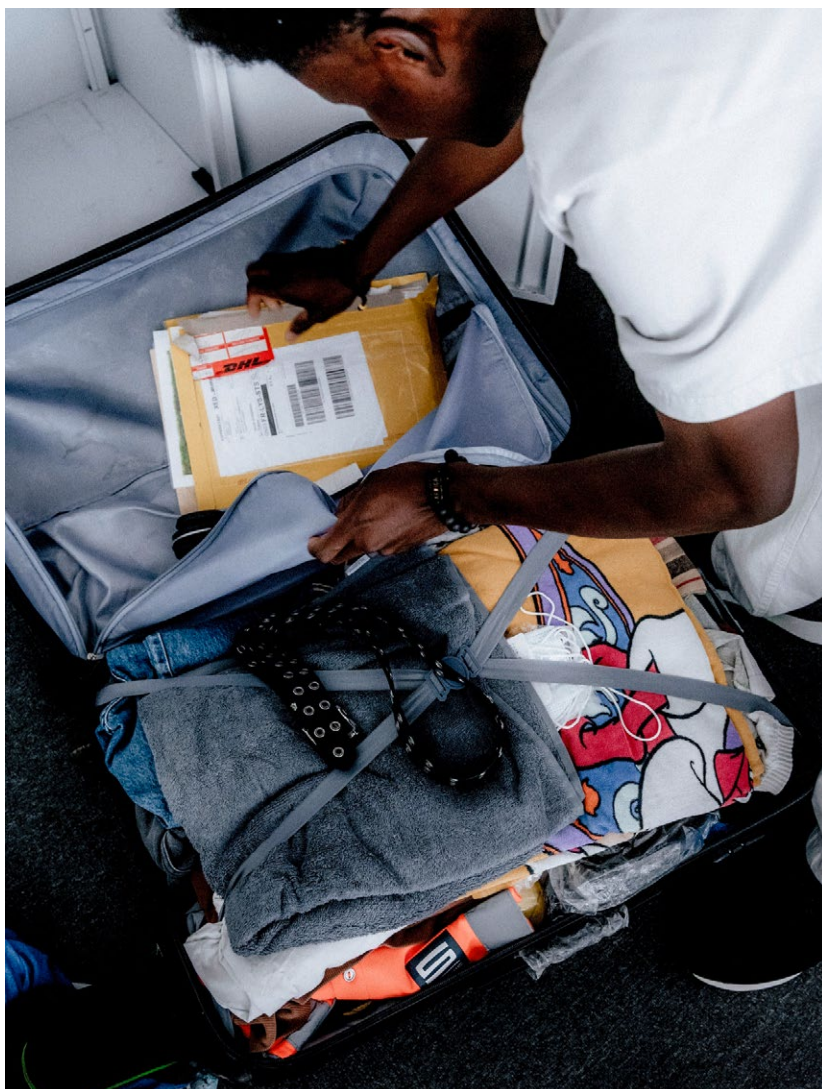
«C'est beaucoup mieux que la rue», sourit-il. Il a un badge qui lui ouvre les portes de la grande salle de réunion. A l'intérieur, une longue table ovale, des chaises, des écrans, un chevalet de conférence, un accès wi-fi, une armoire basse et un canapé. «Je fais clic-clac et ça devient un lit», dit-il. Bangal ouvre l'armoire qui contient des vêtements, des chaussures, une trousse de toilette, une valise, un sac à dos aussi. Ce même bagage qui a fait le voyage avec lui en 2020 via le Mali, la Libye, l'île de Lampedusa après une traversée en mer, l'Italie, la France. Il était mineur, la police l'a adressé aux services sociaux. Devenu majeur, il a connu la rue. Le Foyer Notre-Dame des sans-abri qui l'a accueilli l'oriente alors vers Nicolas Mer, le référent des Bureaux du Cœur dans la région lyonnaise.

Cette association fondée en 2020 a mis en place un réseau d'entreprises qui hébergent temporairement des personnes en situation de précarité en exploitant les espaces de bureaux inoccupés le soir, le week-end et →





✓ Outre le canapé-lit de la salle de réunion de GAC Software, Bangal bénéficie d'une armoire, où il peut entreposer toutes ses affaires, et de l'usage de la cuisine, des toilettes et de la douche.



durant les périodes de congé. «Bangal remplissait toutes les conditions pour devenir un invité puisque c'est ainsi que l'on nomme les bénéficiaires. Nos principes les concernant sont: être majeur, seul, sans animal, ne pas être en situation irrégulière, sans addiction lourde, sans traitement médical et trouble psychique graves, accepter un suivi social», résume Nicolas Mer.

Matthieu Echalié, le PDG de GAC Software, nous rejoint. Chaleureuse poignée de main et large sourire échangés avec Bangal. Ce dernier est le troisième invité de sa société. «Cela s'est très bien passé avec les deux premiers donc on continue. J'ai calculé: nos locaux sont inoccupés 70% du temps. Autant mettre cela à profit pour offrir un abri à quelqu'un la nuit et le week-end, témoigne-t-il. Il m'arrive tard le soir de passer en voiture devant notre bâtiment et je vois une petite lumière qui brille. Je sais qu'une personne moins chanceuse que nous, moins privilégiée, est là, qui ne dort pas dans la rue sur un bout de carton.»

Un projet commun

Bangal nous montre le coin toilettes et douche dont il a l'usage. Puis la cantine spacieuse, adjacente à la salle de réunion. Il a accès à l'un des frigidaires et l'un des garde-mangers où il peut entreposer sa nourriture et ainsi cuisiner. C'est ici qu'il lui arrive le soir de côtoyer des collaborateurs de GAC Software venus se désaltérer ou grignoter quelque chose avant de replonger dans un dossier classé urgent. Des liens à la longue se créent. On lui glisse des tickets restaurants, on lui fournit des conseils pour rédiger un CV. «Plusieurs fois, je suis venu le chercher pour l'emmener au Groupama Stadium où joue l'Olympique lyonnais. Bangal adore le foot», confie Matthieu Echalié. Qui insiste sur ceci: «C'est un projet d'entreprise, tout le monde est avisé de sa présence. Le mot d'ordre chez nous est la bienveillance, le soutien aussi à celui qui veut s'en sortir et s'intégrer.»

En retour, l'invité s'engage à ne recevoir personne et doit avoir quitté les lieux à 7h. «L'entreprise hôte ne doit rien demander en échange comme assurer une sorte de gardiennage ou de surveillance, voire demander une compensation financière», précise Nicolas Mer. Un suivi mensuel est organisé pour faire le point, en présence de l'invité, de l'entreprise, des acteurs sociaux et du référent des Bureaux du Cœur. La convention s'étale sur trois mois et est renouvelable une fois. Soixante entreprises de la région lyonnaise accueillent autant d'invités. «Au total, à l'échelle de la France, 310 entreprises sont partenaires des Bureaux du Cœur et on atteint le chiffre de 770 invités accueillis depuis 2020 soit 105 000 nuitées offertes», annonce Kinda Garman, la directrice générale des Bureaux du Cœur.

L'histoire commence en 2017 à Nantes. Pierre-Yves Loaëc, qui dirige une agence de communication, est membre de la section locale du Centre des jeunes dirigeants (CJD). C'est de ce mouvement patronal vieux de 80 ans, réunissant des entrepreneurs engagés et humanistes, que sont issus tous les membres fondateurs des Bureaux du

Cœur. Le Nantais croise matin et soir une femme sans âge qui dort sur la bouche d'aération du parking de son bureau, dans le centre de Nantes. L'idée émerge ainsi. Il en parle à une quinzaine de dirigeants, tous membres du CJD, puis à des associations actives auprès de personnes en grande précarité. «Il est important d'interagir avec ces dernières car après l'accueil d'urgence une réflexion doit être menée en vue d'une réinsertion dans la société ou d'une reconversion professionnelle», indique Kinda Garman.

En 2019, pour la première fois, une femme qui dort dans sa voiture alors qu'elle a un emploi stable est hébergée sous le patronage des Bureaux du Cœur au sein d'une entreprise nantaise d'ingénierie. Ce qui lui a permis de reprendre pied, retrouver un logement pour elle et son fils avec l'aide de la société en question. Puis ce sera Buba, un réfugié gambien, accueilli chez Nobilito la société de Pierre-Yves Loaëc. A ce jour, les Bureaux du Cœur ont ouvert des antennes dans 36 villes de France. «A 70%, nos invités sont des réfugiés et des travailleurs actifs qu'un accident de la vie a jetés à la rue. Viennent ensuite les femmes seules qui font l'objet de notre part d'une attention toute particulière et des étudiants précarisés», précise la responsable.

Prochainement à Lausanne

Les Bureaux du Cœur se déclinent désormais à l'international puisque Bruxelles et Barcelone ont rejoint ce réseau de solidarité. Lausanne est sur le point de le faire. Une équipe de trois bénévoles est à l'œuvre [contact: delegation_lausanne@bureauxducoeur.org, ndlr]. Mais on se heurte en Suisse à des tracasseries administratives liées à la couverture en termes d'assurance et à la légalité de la présence d'un non-salarié sur un lieu de travail hors des heures d'ouverture. En France, l'assureur Axa a trouvé un intérêt à ce que quelqu'un soit hébergé la nuit dans des locaux professionnels car cela diminuerait le risque de cambriolage. «Axa prévoit maintenant une clause Bureaux du Cœur dans son contrat avec les petites ou moyennes entreprises, sans surcoût. L'assureur accueille même désormais dans ses locaux des gens sans domicile. La MAIF, Allianz et Generali ont suivi», relève Kinda Garman. L'une des bénévoles vaudoises, Pauline Lejeune, qui est assistante sociale, estime que l'on est à bout touchant: «Nos démarches vers les assureurs avancent, les compagnies ont compris l'intérêt de soutenir une telle association. Nous espérons un premier accueil à l'automne. Une start-up lausannoise s'est d'ores et déjà dite intéressée.»

Au final à leur façon, les Bureaux du Cœur et leurs partenaires luttent aussi contre des stéréotypes ancrés concernant les sans-abri sur leur supposé manque d'hygiène, leurs addictions, leurs violences. Un collaborateur de GAC Software confie: «J'ai peut-être vu Bangal quand il vivait dans la rue, mais je ne l'ai pas regardé comme je ne regarde pas les autres gens de la rue. Maintenant je l'identifie, je l'appelle par son prénom quand je le croise ici le soir. Je fais face à une personne dont je connais un peu l'histoire et cela change tout.» ●

→ La Casa da Musica vue de face, avec sa grande passerelle futuriste. Conçu en 2005 par l'architecte néerlandais Rem Koolhaas, ce polyèdre est surnommé «la météorite».

Musique à géométrie variable

Vingt ans après sa création, *la Casa da Musica* continue d'accueillir tous les univers musicaux, comme l'avait imaginé Rem Koolhaas, son architecte. L'occasion de découvrir à Porto un lieu en perpétuel mouvement

texte: Juliette de Banes Gardonne
photos: Matilde Viegas pour le magazine T

Sur la place de Mouzinho de Albuquerque dans le quartier de Boavista à Porto, la Casa da Musica ressemble à une gigantesque météorite qui se serait posée sous l'œil circonspect du lion surplombant l'obélisque. L'aigle napoléonien agonisant entre ses pattes rappelle les vieilles rengaines contre la France à l'époque de la guerre péninsulaire. Avec des lignes incurvées vers le ciel, l'audace architecturale de Rem Koolhaas aime le regard, le pétrifie. La dureté du béton, qui contraste avec la transparence du verre, semble avoir passé avec la lumière un pacte sacré. Aux abords du bâtiment, le relief en pentes douces en fait le paradis des skateurs qui gravitent autour comme des satellites. Cette année, voici vingt ans que ce lieu à l'esthétique cubiste a bouleversé la ville.

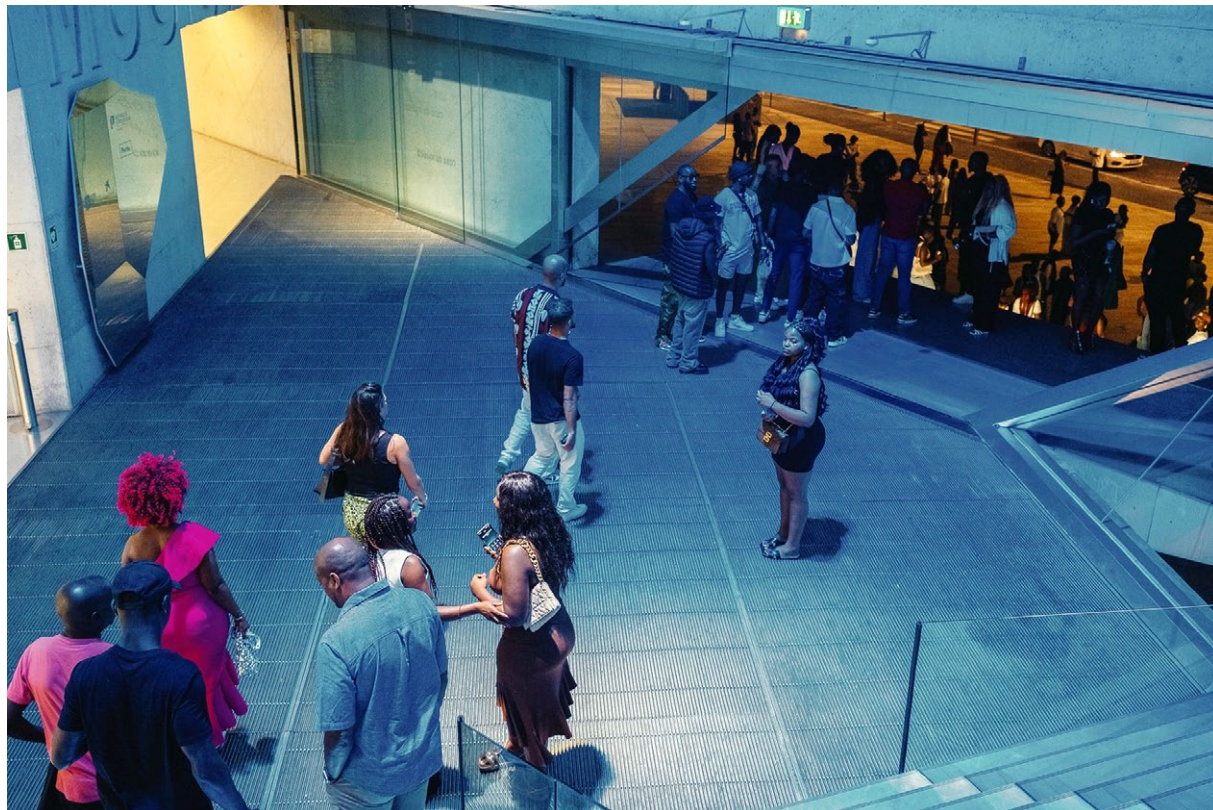
Il y a d'abord sa grande passerelle futuriste à gravir, pour entrer dans ce polyèdre où commence un nouveau monde, rempli de petits gestes architecturaux. Ici, quelques

canapés aux lignes épurées éclairés de spots orange. Au plafond, les lustres sont des pyramides inversées à travers lesquelles la lumière se fragmente.

Dans la mythologie grecque, on raconte qu'Amphion, poète et musicien, était capable de déplacer des pierres au son de sa lyre. La légende veut que les remparts de Thèbes furent construits grâce à sa musique. Qu'a donc écouté Rem Koolhaas pour parvenir à créer ce vertige lorsqu'on accède au premier balcon transparent de la salle Suggia? Avec ses murs tigrés de bois et d'or, son sol en bronze et ses deux immenses baies vitrées à l'est et à l'ouest offrant - fait assez rare dans une salle de concert classique - de la lumière naturelle, la grande salle de la Casa da Musica est d'une beauté surprenante.

Baptisée en mémoire de la violoncelliste Guilhermina Suggia, l'une des meilleures musiciennes dans les années 1920, cette salle de 1238 places est l'écrin rêvé pour le répertoire symphonique, les opéras en →

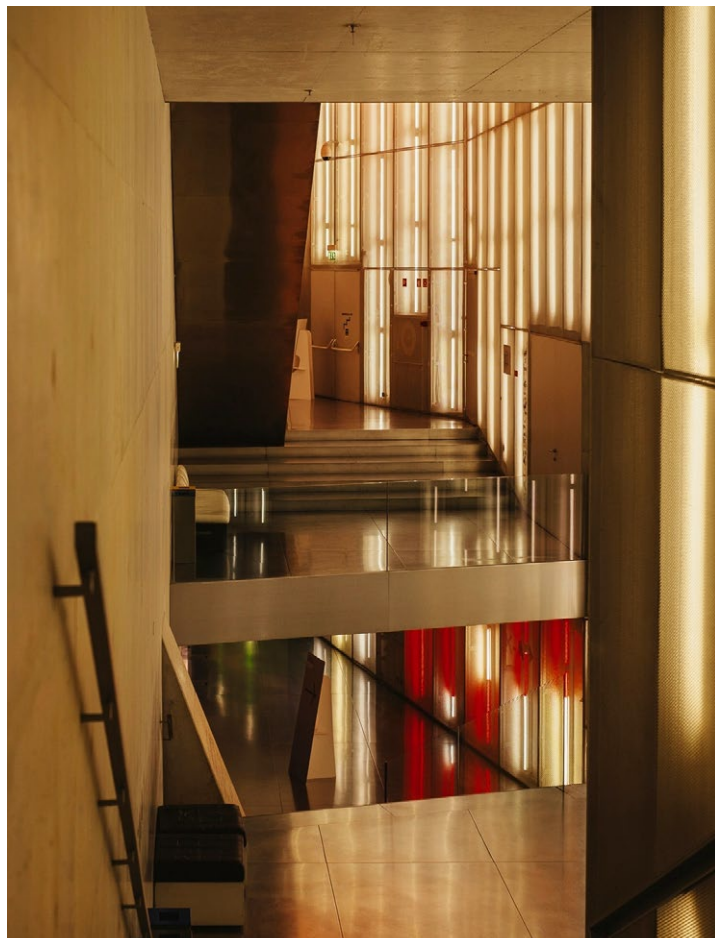




➤ Tard dans la nuit, les derniers spectateurs quittent la Casa da Musica après un concert qui met à l'honneur des artistes de Guinée-Bissau, dont Poeta Lit G, un jeune griot installé à Lisbonne.

→ François Bou est le directeur du lieu depuis février 2025. Il a auparavant dirigé l'Orchestre national de Lille et l'Orchestre symphonique de Barcelone.

→ A l'intérieur du bâtiment, la transparence du verre produit des jeux de lumière selon les heures de la journée.



version concert et la musique de chambre. La finale de la 27^e édition du concours de piano Santa Cecilia qui s'y déroule permet de prendre la mesure de la propagation harmonieuse du son du premier au dernier rang. Les sièges aux reflets argentés, signés du designer belge Maarten Van Severen, participent également à cette acoustique grâce à la spécificité de son tissu absorbant qui reproduit un taux d'occupation de 70%, évitant ainsi que l'espace paraisse trop vide.

«J'ai toujours rêvé d'un tel lieu pour la France!» s'exclame François Bou, nouveau directeur de la Casa da Musica, assis à son bureau. Une affiche «Musica e Revolução» de 2009 trône dans son dos. Après avoir été directeur de l'Orchestre national de Lille, puis de l'Orchestre symphonique de Barcelone, le Français vient d'entamer en février dernier ce nouveau mandat. On l'interroge sur le projet artistique qu'il souhaite défendre: «La Casa, c'est environ 600 concerts par an. J'ai dans l'idée de chercher une plus grande transversalité dans les programmations à venir, grâce à des fils conducteurs. Dans les faits, aujourd'hui nous sommes à 50% de musique dite «savante» et à 50% de musique populaire. C'est cela qui m'a attiré ici: la Casa da Musica se positionne au niveau européen comme une institution vraiment spécifique où les espaces physiques ont été pensés pour accueillir tous les univers musicaux.»

Un «effet Guggenheim»

L'histoire de cet édifice de 38 000 m² remonte au changement de millénaire. Dans un restaurant de la ville, la journaliste Inês Nadais, cheffe de la rubrique Culture du quotidien portugais *Publico*, accompagnée de Luis Miguel Queiros et Sérgio C. Andrade, deux des journalistes de la rubrique, nous raconte, autour d'un plat d'*arroz de grelos* (plat de riz portugais au brocoli-rave), les dessous de cette construction devenue le lieu musical emblématique de la ville. Au milieu des années 1980, un vent de cohésion et d'altérité souffle en Europe, avec comme trait d'union la culture. Deux ministres, Melina Mercouri en Grèce et Jack Lang en France, impulsent alors cette grande idée: chaque année, une ville pourrait être élue «Capitale européenne de la culture» et promouvoir son patrimoine et son dynamisme culturel à travers l'organisation d'expositions, festivals et autres événements, tout en bénéficiant d'une aide financière non négligeable grâce à la labellisation européenne. En 2001, Porto est ainsi désignée «Capitale européenne de la culture».

Profitant de cette émulation pour porter un projet culturel de grande envergure, Manuel Maria Carrilho, le «Jack Lang portugais» de l'époque, annonce officiellement en septembre 1998 la construction de cette Casa da Musica. L'ambition? Susciter dans cette ville avant tout connue pour son vin et ses ponts un «effet Guggenheim», qui permet de doper l'économie d'une région grâce à une institution culturelle. Bilbao en Espagne l'expérimente justement avec l'ouverture de son nouveau musée conçu par Frank Gehry.

Le concours d'architecture est lancé l'année suivante, imposant un calendrier difficilement tenable: «Les délais étaient si serrés que le concours finit par être quasiment déserté», racontent les journalistes. Le projet du Bâlois Peter Zumthor fut écarté et seulement trois architectes restèrent en finale: le Français Dominique Perrault, l'Uruguayen Rafael Viñoly et le Néerlandais Rem Koolhaas. Le cahier des charges du concours précise alors aux candidats qu'il faut réaliser un bâtiment d'un coût estimé à 15 millions d'euros, comprenant un auditorium de 1500 places, un petit auditorium, des espaces administratifs, des salles de répétition, des restaurants, un café-concert, une discothèque, une bibliothèque, des espaces commerciaux et un parking souterrain. «Dès le départ, et selon les informations alors rendues publiques, le projet de Koolhaas avait impressionné par sa beauté et son impact architectural, même si certains lui ont également reproché des défauts, notamment sur le plan fonctionnel», constatait le journaliste de *Publico* Manuel Jorge Marmelo dans un numéro spécial consacré à la Casa da Musica.

Dans l'épaisseur de la double peau de verre ondulée où l'on déambule à présent, la vue de la ville se floute comme dans un aquarium. Les arbres du parc qui se reflètent dans cette vague de verre ressemblent à de longues algues. Chaque espace de la Casa da Musica impose son identité, sa couleur et sa géométrie. Deux parallélogrammes et un carré, bleu, vert et blanc: c'est la salle Renaissance, où, ce jour-là, un enfant fête son anniversaire. L'inspiration du motif en mosaïque rappelle les façades de la ville au XIX^e siècle, mais aussi les peintures de Victor Vasarely, fondateur de l'art optique.

Anecdote amusante, le projet architectural de Rem Koolhaas recycle au départ une esquisse réalisée pour un particulier: «La Casa da Musica a commencé sa vie comme logement pour un Hollandais. Sa reconversion est une allégorie de la relation instable entre forme et usage, un mélange de psychologie, de recherche scientifique et d'opportunisme éhonté», écrit l'architecte dans son livre *Content*, où il relate les expériences et les réflexions qui sous-tendent les réalisations architecturales construites et non construites de son cabinet, OMA. Ainsi, au commencement de ce projet, il y avait la commande d'un client atteint de trois névroses: un mépris pour tout désordre, une peur terrible de l'an 2000 et du bug du millénaire et une envie de solitude malgré sa famille. Pour refléter le désir de son client, l'architecte avait présenté l'idée d'une masse polyédrique solide avec un vide en son centre. Des espaces annexes remplissaient la zone restante autour du vide, avec des voies de circulation reliées entre elles qui s'enroulaient en spirale. Lorsque le client s'est retiré du projet à la dernière minute, Rem Koolhaas s'est rendu compte que la façade et le concept de la résidence pouvaient être remodelés et agrandis pour le concours. →

«La Casa da Musica a commencé sa vie comme logement pour un Hollandais. Sa reconversion est une allégorie de la relation instable entre forme et usage, un mélange de psychologie, de recherche scientifique et d'opportunisme éhonté»

Rem Koolhaas, architecte du lieu

Déclaré vainqueur en juillet 1999, l'architecte néerlandais présenta la version finale du projet à la fin de cette même année, pour un coût de 40 millions d'euros, soit plus de deux fois celui escompté. «S'il devenait évident que la Casa da Musica ne serait achevée à temps pour la «Capitale européenne de la culture», son coût avoisinerait finalement les 100 millions d'euros», expliquent nos trois journalistes. Ainsi, pour réaliser ce «Titanic» de la musique, les travaux pharaoniques exploseront les délais et le budget prévu. La Casa da Musica ne sera inaugurée qu'en avril 2005.

Mais l'édifice de Rem Koolhaas n'est assurément pas une coquille vide. La philosophie du lieu, portée dès le départ par le célèbre pianiste portugais Pedro Burmester, est essentielle: un endroit qui rassemblerait toutes les musiques au-delà des esthétiques. «Burmester a tout de suite aimé la météorite de cristal. Il a été particulièrement moteur dans l'adaptation du projet initial afin de parvenir à ce qu'il projetait pour la Casa da Musica: en plus d'intégrer l'orchestre national, il voulait voir naître un orchestre de jeunes, un chœur professionnel, une structure d'opéra de chambre et un service éducatif dont la mission serait de faire découvrir la musique aux couches les plus défavorisées de la population», racontent les trois journalistes.

A partir d'avril 2005, la saison inaugurale de la Casa da Musica dévoile d'emblée ses ambitions: Lou Reed posera les premières notes glam rock dans la grande salle Suggia, tout comme la mezzo-soprano Joyce DiDonato et ses vocalises virevoltantes. Suivront, entre autres, la chanteuse de fado Mariza, le pianiste Grigory Sokolov, Don Byron côté jazz ou encore Khaled et son raï, voix de la jeunesse algérienne dans les années 2000.

C'est ce tourbillon qui emporte les premières années à la Casa. Les soirées *clubbing*, où les *beats* les plus fous envahissaient même les ascenseurs et les parkings jusqu'au petit matin, deviendront emblématiques pour toute une génération de Portuans. «C'était un lieu très ouvert, avec beaucoup de musiques du monde dans la programmation, se remémorent nos passeurs journalistes. Aujourd'hui,

le public qui fréquente les concerts est beaucoup plus bourgeois et âgé qu'à l'époque.» Il faut dire que l'utopie musicale portugaise prend un sérieux coup dans l'aile en 2008 avec la crise financière. Le budget passera de 10 à 7 millions, obligeant le lieu à réduire la voilure. Les soirées *clubbing* disparaissent progressivement et la Casa se referme sur une programmation moins festive, plus centrée sur la musique classique, estompant progressivement les utopies de son concepteur Pedro Burmester.

Un tramway nommé «Remix»

A hauteur des oiseaux, perchée sur la terrasse en damier noir et blanc qui culmine au dernier étage de l'édifice, on observe la ville. Difficile d'imaginer qu'il y a 20 ans se trouvait à ce même endroit une remise de tramways de la société de transport public. Ce fut d'ailleurs l'un des premiers obstacles dans la longue liste de ceux que l'édifice aura eu à surmonter: la destruction de cette remise, qui suscitait un attachement très fort dans l'imaginaire collectif. Afin d'honorer sa mémoire, l'ensemble de musique contemporaine en résidence à la Casa da Musica sera baptisé «Remix», (contraction de «remise» et «mix»).

Entre chien et loup, l'édifice se mue en un cargo aux lumières bleu Klein, transportant ses passagers vers des rivages sonores lointains. Dans la salle rouge piment, la Guinée-Bissau vient à nous. Elle débarque en boubou et parfums vanillés. Sur scène, Patche Di Rima et Poeta Lit G sont les nouveaux apôtres de cette Guinée. L'histoire s'écrit au présent avec des artistes qui tchatchent en créole portugais, mélangent hip-hop et rythmes traditionnels du gumbe. La *kizomba*, danse typique de Guinée-Bissau, fait transpirer les corps euphoriques plusieurs heures durant, dans une immense chorégraphie collective. On danse sur «le ventre de l'architecte» comme dans le film de Peter Greenaway.

Poeta Lit G, physique de statue grecque, secoue en rythme ses rastas. *Sucesso Sin Sossego*, son tube, raconte sa vie dans le style mentcher-mentcher avec une variété de langues et de rythmes traditionnels de Guinée-Bissau. Des femmes montent sur scène, honorent ces griots du XXI^e siècle en leur collant quelques billets. La nuit a déroulé son manteau d'étoiles depuis longtemps lorsqu'on ressort les jambes fourbues tel un coureur de trail. A l'heure de redescendre pour la dernière fois la passerelle et quitter la météorite, on pense à Goethe qui disait: «L'architecture c'est de la musique figée.» Si la Casa da Musica s'est peut-être assagie en vingt ans, elle a le mérite d'être toujours en mouvement. ●



← La salle Suggia de 1238 places bénéficie d'une gigantesque baie vitrée en fond de scène qui peut laisser entrer la lumière naturelle. En dessous, la salle rouge, plus conventionnelle, permet d'accueillir des concerts de musique actuelle.

↑ Le public peut contempler la ville à travers la double peau de verre ondulée des grandes baies vitrées.

↑ Les murs en bois de pin nordique et les rayures d'or confèrent à la salle Suggia une élégance féline. Sept kilogrammes d'or ont été nécessaires pour réaliser cet effet.

Alpenzu - La vie à 1778 mètres
un récit en neuf épisodes

texte
Isabelle Mayault pour le magazine T

illustration
Olivia Hadorn pour le magazine T

Dans un monde bousculé par les pandémies et les canicules, les alpages, un temps désertés, sont revenus à la mode. La journaliste et écrivaine Isabelle Mayault raconte son immersion dans le hameau d'**Alpenzu, dans la vallée d'Aoste**, à quelques encablures de la frontière suisse, et témoigne des transformations récentes de la vie là-haut

L'hélico du vendredi

Résumé de l'épisode précédent

A Alpenzu, les enfants peuvent s'adonner aux jeux sans la supervision des adultes, mais cette liberté inédite pour cette génération d'enfants conduit parfois à se faire mal ou à se perdre.

L'auteur

Autrice de deux romans, «Une Longue Nuit mexicaine» (2019) et «La Chouette d'or» (2023), Isabelle Mayault est aussi journaliste et dramaturge. Aujourd'hui installée à Genève, elle a longtemps vécu au Moyen-Orient (Liban, Egypte, Turquie) et en Afrique de l'Ouest (Burkina Faso). Son troisième roman, «Toute la misère du monde», doit paraître chez Gallimard en février 2026.

Un matin de juillet, l'année dernière, je suis partie me promener une petite heure, seule, du côté des alpages, profitant du fait que notre fille d'un mois dorme encore. Le soleil éclairait déjà les sommets, baignant les arbres les plus hauts d'une lumière vaporeuse. La silhouette enneigée du Mont-Rose se dévoilait au-dessus des herbes hautes et des corolles de fleurs. Tout était somptueux. En redescendant, je fus récompensée à la vue de l'hélicoptère qui amorçait sa descente en cloche vers le hameau endormi. A Alpenzu, comme dans tous les lieux habités de moyenne et haute montagne, les hélicoptères font partie du décor. On les voit souvent filer à travers la vallée, fins et rapides comme des libellules.

Pour la première fois, j'avais l'occasion d'observer d'en haut celui qui tous les vendredis venait ravitailler le refuge. Augusto avait coutume de dire à notre fils, quand il était tout petit, que c'était l'hélicoptère qui apportait les gâteaux et l'expression nous est restée: l'hélicoptère aux gâteaux. Il était bleu et jaune et je le vis traverser les dernières dizaines de mètres, traînant le long d'une corde deux sacs volumineux. Au village, c'est le vrombissement de l'engin qui nous signale son arrivée. Nous tournons la tête dans tous les sens pour apercevoir les pales de l'hélicoptère puis sa silhouette surgir d'en bas. A chaque fois, c'est une fête. Le chien aboie, les enfants courent et l'herbe ondoie derrière le refuge à l'endroit du léger plat qui a été baptisé point de livraison.

Je me dépêchais de redescendre en direction des toits en pierre grise, juste à temps pour voir l'hélicoptère repartir avec un seul sac cette fois, probablement les poubelles. Je croisais alors devant le refuge un couple de Britanniques qui avaient interrompu leur petit-déjeuner pour profiter du spectacle. «C'est génial, non?» je leur dis, un peu bêtement, pour partager cette joie enfantine avec quelqu'un. «C'est fantastique!» s'exclamèrent-ils avec des étoiles dans les yeux. →



L'hélicoptère se posa un peu plus haut que d'habitude, entre le refuge et l'alpage, pour permettre à son passager d'en descendre: c'était Don Ugo, venu dire la messe à l'occasion de la fête de la sainte patronne d'Alpenzu, Santa Margherita

Quelqu'un m'avait raconté une fois, lors de notre premier été à Alpenzu, que la manœuvre au-dessus du hameau nécessitait un pilote expérimenté, capable de bien plus de précision que, par exemple, pour larguer de l'eau au-dessus d'un incendie en forêt. Entre notre maison et la chapelle, où nous avons fait livrer un poêle, une machine à laver, du vin et de la bière, se trouve un espace grand comme une tête d'épingle. Pour réceptionner une livraison, il faut braver les rafales d'air soulevées par l'hélicoptère – et la peur irrationnelle de se faire attraper au col par une hélice comme dans un film de Tom Cruise – pour avancer jusqu'au crochet et libérer le grand sac en toile robuste conçu pour le transport dans les airs.

Au fur et à mesure des rotations, je finis par comprendre que la compagnie valdôtaine Helimontblanc, basée à Aoste, faisait payer un forfait dont les tarifs variaient en fonction de la demande. Plus il y avait de personnes qui avaient besoin de l'hélicoptère à Gressoney ce jour-là, moins c'était cher – autour de 200 euros les quelques minutes de trajet durant la haute saison. A quoi il fallait ajouter l'aller-retour effectué pour chaque course individuelle. En parcourant rêveusement le site d'Helimontblanc, je réalisais que la compagnie proposait

toutes sortes de services qui n'avaient rien à voir avec le monde des alpages. Comme l'héliski, une pratique consistant à se faire déposer en hélicoptère sur un sommet pour descendre hors piste. Légale – et de plus en plus à la mode – en Italie et en Suisse en dépit de son fort coût environnemental, elle est interdite en France depuis 1985 et fortement restreinte en Autriche. On pouvait aussi louer un hélicoptère pour un vol de tourisme ou encore une course d'hélitaxi vers les grands aéroports voisins, de la Côte d'Azur notamment (Nice, Cannes, Monaco).

Ce que le site ne mentionne pas, c'est le transport de prêtres – moins vendeur sans doute que l'hélitaxi à destination de Monaco. Et pourtant, un samedi de juillet, l'hélicoptère se posa un peu plus haut que d'habitude, entre le refuge et l'alpage, pour permettre à son passager d'en descendre sur le sentier: c'était Don Ugo, venu dire la messe à l'occasion de la fête de la sainte patronne d'Alpenzu, Santa Margherita. Quelques années plus tôt, ma mère s'était retrouvée assise à côté de lui au cours d'un déjeuner organisé par mes beaux-parents et Don Ugo lui avait parlé avec enthousiasme, dans un français parfait, de ses années d'études à la Sorbonne, à Paris. Depuis, j'ai gardé de lui l'impression d'un homme fin et cultivé. Mais à l'occasion de cette arrivée triomphale à Alpenzu, j'appris qu'il était surtout réputé pour ses messes en altitude. C'est-à-dire? demandais-je. Mais oui, il en a organisé jusqu'au bivouac Lateltin, juste sous le sommet de Testa Grigia, à 3000 mètres! Puisqu'elles offraient l'occasion d'une belle marche en montagne, celles-ci étaient beaucoup plus courues que les messes «d'en bas», me dit-on. Et effectivement, ce jour-là,

la foule se pressa à côté de la chapelle, devant le banc de pierre transformé en autel le temps de la cérémonie, que j'observais, curieuse et intimidée, depuis notre cuisine.

L'été dernier, Cisco et Valentina, les gérants du refuge, nous révélèrent avoir fait l'achat d'un drone capable de porter 40 kg de charge. En apprenant à le naviguer, ils lui avaient par erreur fait monter une livraison un peu trop lourde et le drone s'était accidenté en forêt. Malgré son parachute intégré, celui-ci avait pris un coup et Cisco et Valentina attendaient qu'il revienne, réparé, de Chine. Sur le moment, je n'ai pas saisi quel genre de révolution aérienne était en cours à Alpenzu. Quand ils nous dirent le prix (autour de 20 000 euros dans mon souvenir), nous fûmes assez surpris. S'ils avaient investi une pareille somme, c'est qu'ils estimaient que cela leur serait très utile. Mais en quoi? L'hélicoptère une fois par semaine, c'était très bien, non? L'engin, coincé dans un conteneur quelque part à l'autre bout du monde, tardait à revenir et nous n'en entendîmes plus parler pendant quelque temps.

L'un des premiers invités à être venu passer quelques jours chez nous à Alpenzu, un ami d'ami, photographe, était arrivé avec un drone pour faire des vidéos et des photos qu'il s'empressait ensuite de nous faire voir. Je trouvais absurde de désirer voir plus loin que ce qu'on pouvait observer depuis le balcon. La meilleure vue n'était-elle pas celle qu'on avait sous les yeux? Et s'il voulait voir plus loin, n'aurait-il pas été plus intelligent de... marcher? Je rêvais secrètement que le chien d'un touriste saute sur cette bestiole au sifflement aigu, croyant avoir affaire à une grosse mouche. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Depuis, j'en avais tiré la conclusion hâtive que je n'aimais pas les drones.

Et puis, un jour, à la fin de l'été dernier, le drone du refuge est revenu. Enorme, monstrueux presque. Avec toutes ses hélices, il avait l'air... d'une arme de guerre? D'une machine volante figurant dans un film de science-fiction? Nous n'avions jamais rien vu de tel. Le voir décoller était un spectacle auquel, enfant ou adulte, on assistait la bouche ouverte. Les drones de livraison, qui paraissaient encore une vue de l'esprit il y a quelques années, étaient maintenant une réalité. Cela donnait le vertige. Au moment de l'achat de la maison, il y a moins de 5 ans, ma belle-mère, Anna-Maria, nous avait dit de façon prophétique qu'on saurait bientôt faire des drones capables de porter plusieurs centaines de kilos et que nos problèmes de transport seraient ainsi résolus. Nous avions plaisanté sur la possibilité d'envoyer les enfants à Alpenzu en drone mais tout cela paraissait hautement hypothétique. Désormais que le leader chinois du marché, DJI, commercialisait des drones capables de porter 40 kg, combien de temps faudrait-il pour l'étape d'après, le transport de personnes? Est-ce que cela voulait dire que, bientôt, dans deux ans, dans trois ans, les touristes aisés ne se contenteraient plus de l'hélicoptère mais qu'on pourrait «faire des cols ou des sommets» en drone sans avoir à marcher une minute? Je préférerais ne pas trop y penser.

Cisco avait rapidement appris à piloter ce drone au gabarit impressionnant, courant au bas de l'allée jusqu'au muret qui jouxtait la chapelle pour le suivre des yeux dans la descente, et inversement. A mon grand soulagement, le bruit qu'il émettait était plus proche de celui d'un petit hélicoptère, l'air bruisant dans les hélices couvrant en partie le bourdonnement du moteur. Sauf quand le drone approchait de trop près la pente, auquel cas il se mettait à émettre toutes sortes de conseils pour éviter le crash dans un anglais robotique. Evidemment, ce nouveau moyen de transport offrait au refuge une autonomie inédite. L'équipe pouvait effectuer plusieurs livraisons par jour, avec pour seule limite le temps nécessaire à la recharge des batteries. Mais d'autres usages apparaissaient petit à petit, qui simplifiaient beaucoup leur travail, comme descendre en drone les fromages frais confectionnés par Sara et ainsi économiser le temps de faire l'aller-retour à pied jusqu'à l'alpage. Il y avait là, entre la simplicité millénaire d'un fromage frais et la sophistication inquiétante du drone, une forme d'oxymore, me semblait-il. Pourtant, quand il s'agissait de descendre en hélicoptère les tommes de l'alpage à la fin de la saison, cela ne me choquait pas.

Très vite, nous nous sommes habitués à voir le drone voler par-dessus la terrasse du refuge et Cisco courir dans un sens puis dans l'autre suivi des garçons que ce spectacle amusait beaucoup. Un soir, alors que nous étions attablés devant une bière avec des amis, nous avons vu un homme arriver avec une mule qui transportait une quinzaine de sacs de randonnée imperméables à la pluie (un peu plus tard, nous vîmes le groupe de touristes seniors à qui appartenaient les sacs arriver au refuge). Nous regardions cette belle mule noire se désaltérer à la fontaine quand, soudain, le drone fit son apparition, frétilant au-dessus des toits. Pendant un court instant, il me fut difficile de dire si nous étions dans le passé ou dans le futur. ●

Ma belle-mère nous avait dit de façon prophétique qu'on saurait bientôt faire des drones capables de porter des centaines de kilos. Nous avions plaisanté sur la possibilité d'envoyer les enfants à Alpenzu en drone mais tout cela paraissait hypothétique

Prochain épisode
Les bouquetins domestiques



← Collier So Move, quatre rangs pavés d'or blanc et de diamants, MESSIKA. Maillot de bain en polyamide, IT'S NOW COOL.

→ Bague Sun Vibrations en or blanc orné d'un diamant jaune Fancy Vivid et sertie de diamants jaunes et de diamants blancs; collier Limelight Garden Party en or blanc sertie de perles et de diamants, le tout PIAGET. Short en coton éponge, ADIDAS ORIGINAL. Haut en tissu technique, BORN LIVING YOGA.

Brillantes performances

Tels des athlètes, les pièces de **haute joaillerie** s'entraînent à décupler leur éclat le temps d'une séance forte en variations sportives

photos: **Pierre-Emmanuel Testard** pour le magazine **T**
direction artistique et stylisme: **Anouck Mutsaerts**
assistant photographe: **Antoine Martin**
assistante stylisme: **Agnès Vadi**
mise en beauté: **Estelle Mordant**
modèle: **Matilde Simone Hubert**

Shooting réalisé au Studio 18% à Vernier



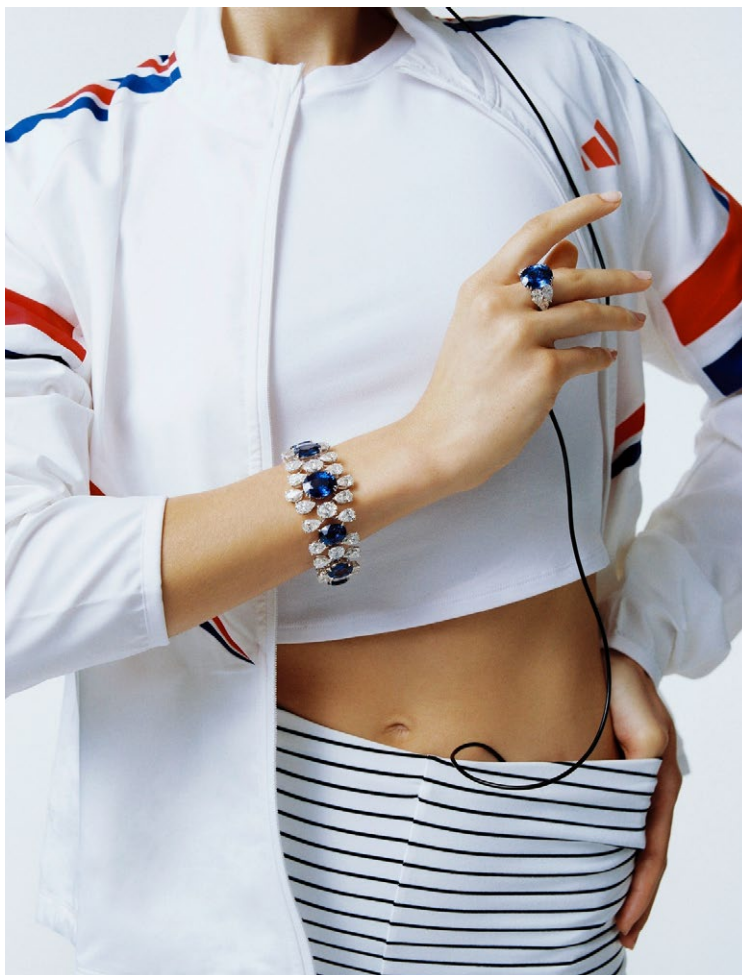


← Bague Sweater en or blanc,
platine, diamants, émeraude
et laque, émeraude taille
coussin, CHANEL. Baskets
en cuir Tokyo, ADIDAS.
Chaussettes en coton, FALKE.
Gilet en néoprène, OYSHO.

→ Collier en platine et diamants,
CARTIER. Maillot de bain
en polyamide, IT'S NOW COOL.







← Collier Diva's Dream en or rose orné d'une rubellite cabochon, de six perles de rubellite, d'un diamant rond, de 26 rubis taille buff-top et de diamants pavés, BULGARI. Justeaucorps en polyamide, ERES

↑ Bague et bracelet en or blanc, saphirs bleus et diamants, SARTORO GENÈVE. Veste de running en polyester, ADIDAS PERFORMANCE. T-shirt en coton, LULULEMON. Short rayé en coton, NIKE.

→ Collier en diamant, platine et or blanc; boucles d'oreilles en diamant et or blanc, le tout GRAFF. Brassière et collants en polyamide et élasthanne, ON × LOEWE. Sweat zippé en nylon, LULULEMON.



A woman is shown from the waist up, wearing a black athletic top with a white horizontal band across the chest. She is also wearing white shorts. Her right arm is raised, and her left hand is resting on her right elbow. On her left wrist, she wears a gold-colored bracelet with a geometric, honeycomb-like pattern and several small, colorful gemstones (sapphire, lapis lazuli, turquoise, and diamonds).

✓ Bracelet Ludo en or jaune, saphirs, lapis-lazuli, turquoise et diamants, VAN CLEEF & ARPELS. Haut et short en polyamide, OYSHO.

→ Collier Diorama & Diorigami en or blanc, orné de diamants, de tourmalines Paraiba, de sodalites et de turquoises, DIOR. Sweat à capuche, et short en maille, DESIGUAL. Brassière stretch en polyester, ALO YOGA.





↑ Collier en or blanc éthique et titane serti de tanzanites taille cœur, de tourmalines Paraiba taille brillant, de diamants taille brillant, de tanzanites taille poire et d'améthystes taille brillant, CHOPARD. Gilet zippé à capuche en coton, SPORTY & RICH. Débardeur en polyester, OYSHO.

→ En haut, bague en platine ornée d'une rubellite taille coussin et sertie de diamants blancs; en bas, bague en platine ornée d'une tsavorite taille coussin et sertie de diamants, le tout TIFFANY & CO. T-shirt en coton, JADED LONDON. Short de running en nylon, NIKE.



La Gen Z aime les gemmes

Autrefois convoitées uniquement par les marchands, les ventes de ***pierres précieuses et de bijoux non signés*** passionnent une clientèle jeune. En créant du neuf avec de l'ancien, cette génération dynamise un domaine éminemment classique

texte: Emmanuel Grandjean

illustrations: Simon Ladoux pour le magazine T

Dans la série des grands mystères de l'humanité, il y a le triangle des Bermudes, la disparition de l'Atlantide et la génération Z, dont personne n'arrive vraiment à suivre les goûts. A les observer, on sait seulement que ces jeunes, surtout de 20 à 25 ans, aiment aussi bien le vrai que le faux, le beau que le moche, et bouleversent les stratégies de marché des grandes marques lorsqu'ils leur préfèrent les mini-labels qui buzzent. Un des constats les plus récents? Cette Gen Z s'invente aussi des styles en puisant l'inspiration dans des domaines aussi éminemment classiques que la joaillerie.

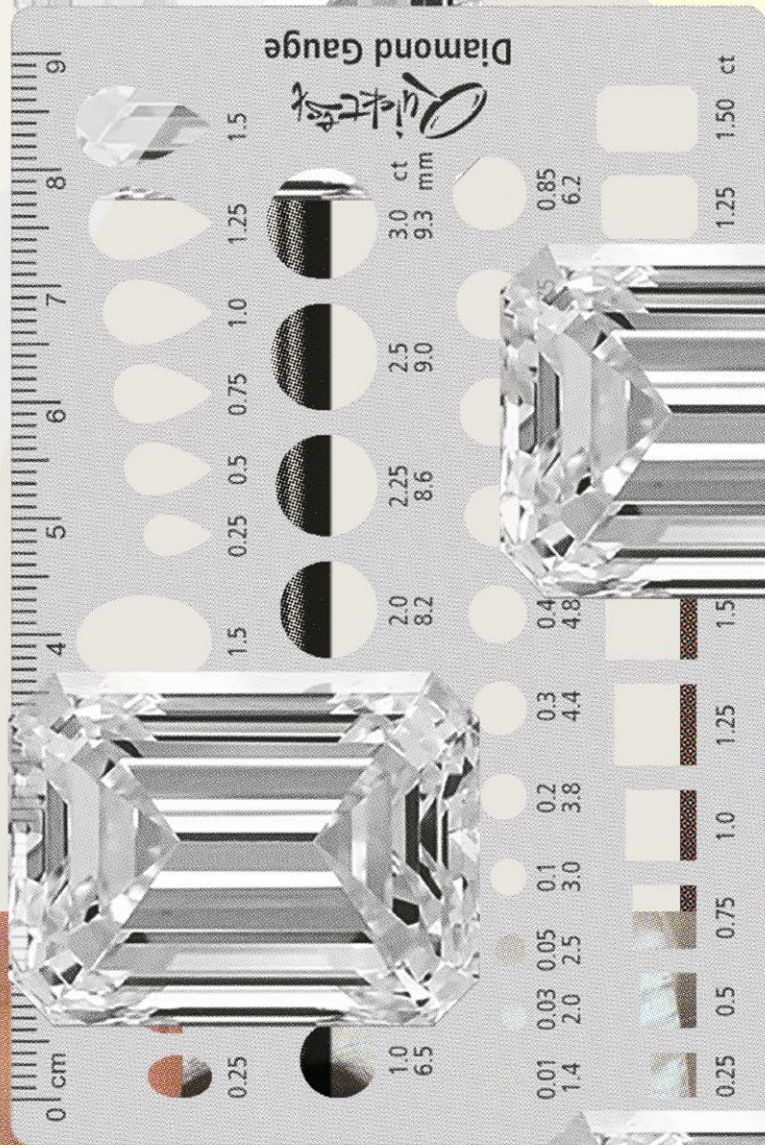
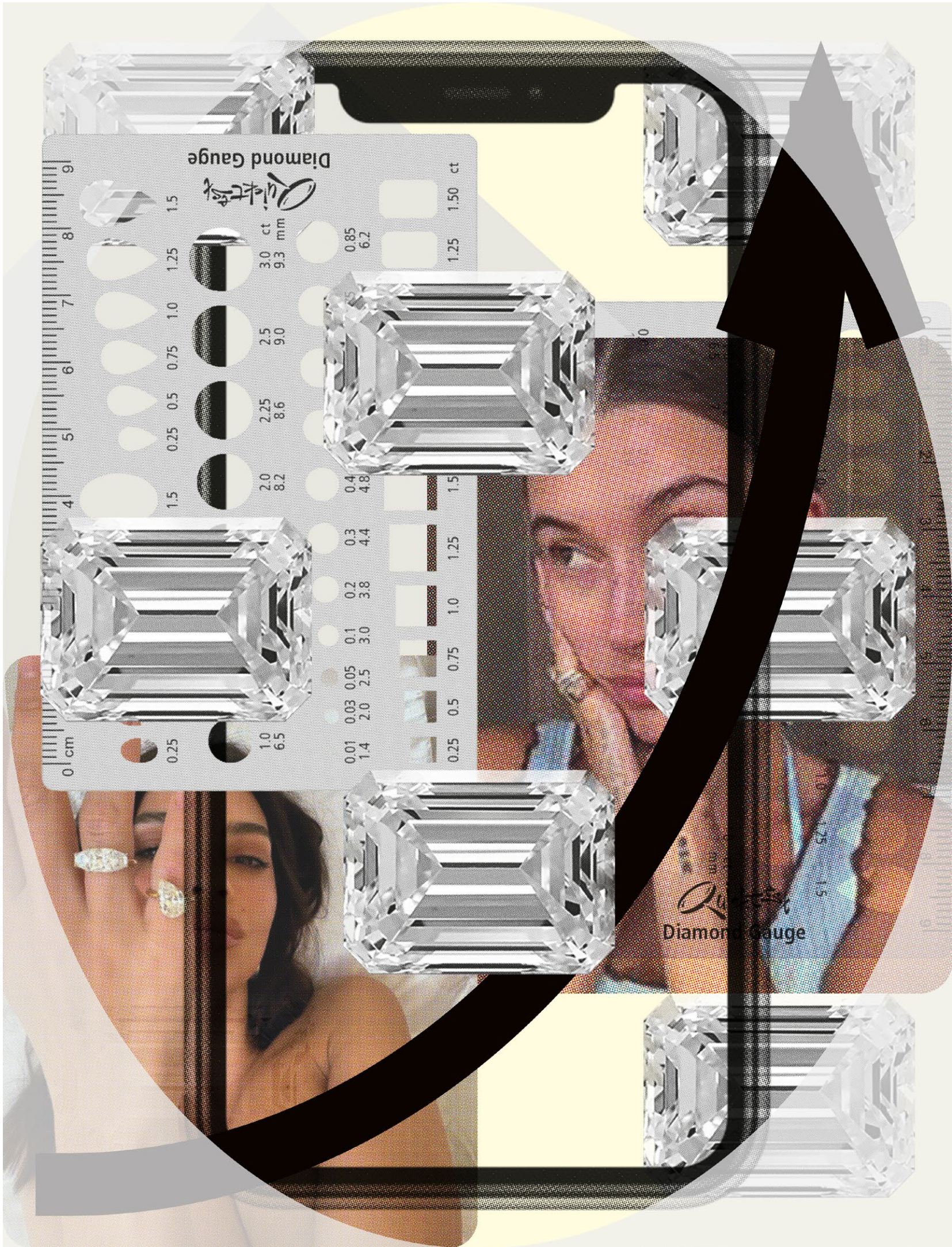
La maison de ventes aux enchères Sotheby's constate ainsi que les achats de

bijoux non signés par cette jeunesse versatile ont progressé de 344% entre 2024 et 2025. Un nouvel engouement qui se porte aussi sur les pierres précieuses, poussant ainsi Sotheby's à lancer «The Gem Drop», une sélection mensuelle de trois beaux cailloux vendus en ligne et proposés entre 20 000 et 120 000 dollars (16 000 et 95 000 francs), vendus bruts ou sobrement montés.

Explication? En ce qui concerne les bijoux non signés, Sotheby's avance, entre autres, la fascination universelle pour les brillants, mais aussi le goût pour l'ancien. Selon la maison de vente, l'influence des instagrammeuses n'y est pas étrangère, puisque nombre d'entre elles partagent leurs trouvailles joaillières sur les réseaux. A l'exemple du mannequin américain Emily Ratajkowski qui, fraîchement divorcée, exhibait à ses 29 millions de followers la transformation de son alliance lourdement diamantée en deux

anneaux symbolisant sa séparation. Ou sa compatriote Hailey Bieber, femme de Justin, qui se joue des vieux codes de la bijouterie en portant sa bague de fiançailles au petit doigt, son annulaire ayant épaissi pendant sa récente grossesse. «La bague de petit doigt? Voilà un usage qui était complètement passé de mode et qui revient très fort chez les 20-28 ans», confirme Nathalie Combe, directrice du département bijoux, bijoux anciens et montres chez Piguet Hôtel des ventes à Genève.

Une toute-puissance des plateformes que l'experte remarque aussi à travers le rajeunissement du cercle de ses acheteurs. «Ils ont même parfois moins de 20 ans. Les bijoux anciens non signés les intéressent beaucoup, même si certains peuvent →



Realist
Diamond Gauge

paraître un peu désuets. Ils sont plus sensibles aux tendances et à des esthétiques parfois passées et farfouillent volontiers dans les boîtes à bijoux de leurs parents ou de leurs tantes des parures qu'ils remettent ainsi au goût du jour.»

«C'est un peu comme nous dans les années 1990, lorsqu'on dévalisait Kiliwatch à Paris pour acheter des bottes usées, mais qu'on trouvait super cool, renchérit Fabienne Ymar, créatrice de bijoux à Genève sous sa marque Avinas. Dans cet intérêt des jeunes pour le bijou ancien, il y a cette même idée: trouver un objet unique qui possède une histoire que les autres n'ont pas. Ce qui ne les empêche pas non plus de porter un bracelet Van Cleef & Arpels iconique, voire des copies de très bonnes qualités. Ils n'ont aucun problème à faire ce genre de mélange, s'avèrent plus décontractés que les générations précédentes très influencées par les marques. Tout en suivant une logique de *value for money*, de rapport qualité-prix.»

L'argument financier

Comme le souligne l'étude de Sotheby's, l'intérêt pour ces joyaux d'antan relève aussi grandement de l'argument financier: ils sont tout aussi jolis mais bien meilleur marché que les pièces griffées. «Ce genre de quête à la pépite parle quand même à des enchérisseurs spécifiques, nuance Nathalie Combe. Notre autre jeune clientèle qui, elle, est attirée par des bijoux de marque, reste attachée à ces pièces griffées. Il n'y a pas de transfert.» Pour attirer cette nouvelle catégorie d'acheteurs qui fait du neuf avec du vieux, la maison de vente aux enchères Koller compte sur Ibid, son site de vente en ligne où les objets qu'elle met à l'encan, dont de la bijouterie, sont généralement moins chers que ceux qu'elle propose habituellement.

La Gen Z, qui se caractérise aussi par son obsession à tout customiser, choisit-elle ces bijoux d'un autre temps pour les transformer? A moins qu'elle en récupère les pierres pour en faire autre chose? Directeur du département bijoux de la maison zurichoise, Jakob Zeijl apporte ici une nuance historique: «Les bijoux suscitent un réel engouement auprès

des jeunes. Est-ce que la Gen Z les personnalise plus que les générations précédentes? Pas vraiment! Cette pratique s'inscrit en réalité dans une tradition ancienne et bien établie. Il faut garder à l'esprit que le bijou est le produit le plus recyclé au monde. En raison de la valeur élevée de ses matériaux, il est rare qu'un bijou soit jeté: l'or est fondu et transformé en nouvelles bagues, les pierres sont démontées, retaillées et réutilisées. C'est l'une des raisons pour lesquelles il reste si peu de bijoux datant, par exemple, des XVe, XVIe ou XVIIe siècles. Dès que le design d'un bijou passait de mode, le propriétaire réemployait les matériaux pour créer de nouvelles pièces. D'ailleurs, ce n'est pas un phénomène spécifiquement européen: en Inde, il était courant de léguer uniquement les pierres précieuses, et non les bijoux eux-mêmes.»

Les pierres justement. Est-ce que la Gen Z craquerait pour les brillants? «C'est un domaine qui a beaucoup évolué, reprend Nathalie Combe. Quand j'ai commencé dans le métier, il y a 15 ans, les diamants de taille ancienne n'intéressaient que les marchands. Aujourd'hui, les particuliers s'y intéressent

beaucoup plus, notamment pour en faire des bijoux. Et la demande s'est élargie, surtout avec les pierres de couleur. Je vois effectivement une clientèle plus jeune qui achète des pierres seules, parfois même pour une bague de fiançailles. Je dirais une tranche 20-40 ans plutôt que strictement celle de la génération Z, mais clairement moins âgée que dans le passé.»

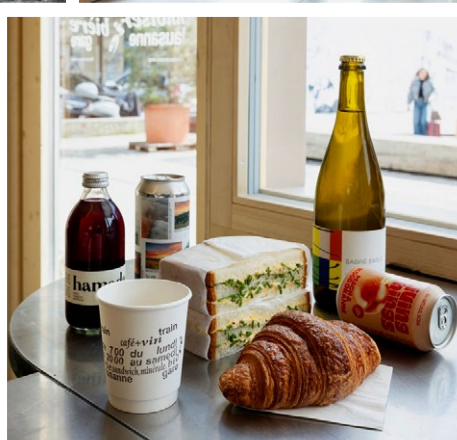
Une bonne affaire

Et dans quel but? Celui d'investir et de réaliser une belle plus value dans quelques années? «Sans doute que c'est l'objectif recherché par certains, mais ce n'est pas le cas de la majorité. L'idée d'acheter une pierre est surtout de réaliser une bonne affaire, tout en sachant qu'il y aura encore la monture à payer. C'est d'acheter quelque chose qui correspond au souhait et qui entre dans le budget», continue l'experte. Avec au bout de la course toujours le même quarté gagnant: diamant, saphir, émeraude et rubis. «Les classiques sont incontournables. Les diamants se vendent toujours très bien, d'autant que leur prix a beaucoup baissé ces derniers temps. Et puis il y a aussi le fait que ces jeunes possèdent un bien meilleur savoir en gemmologie que leurs aînés. Dans les années 1980, les gens achetaient au coup de cœur, sans se poser de questions. Désormais, ils veulent comprendre ce qu'ils achètent. Ils s'informent, se forment, décryptent les certificats qui accompagnent les pierres et posent des questions sur leur origine. Il y a un vrai besoin de transparence, de traçabilité et de connaissance.»

Fabienne Ymar confirme, elle qui vend ses bijoux en diamant à une clientèle majoritairement jeune qui démarre à 20 ans. «Je vois deux extrêmes dans cette génération: ceux qui veulent acheter de manière consciente et posent beaucoup de questions, et ceux qui s'en moquent totalement. Mais en général, ces jeunes arrivent dans ma boutique en étant déjà bien renseignés. Ils veulent connaître la personne derrière le bijou, l'origine des pierres et s'assurer qu'il n'y a pas d'exploitation d'enfants dans la taille.» La Gen Z, une génération difficile à suivre, mais avec une éthique en diamant brut. ●



La rédaction du magazine T vous recommande une bonne adresse en Suisse romande pour enrichir vos horizons gustatifs, esthétiques et culturels.



La voie expresso

Sous les arches de la gare de Lausanne, **TrainTrain** invite au voyage avec son café spécialement torréfié, mais aussi grâce à ses thés, ses vins naturels et toutes sortes de spécialités

par **Emilie Veillon**

**TrainTrain café +
vin par Charbon × Canons!**
gare de Lausanne
place des Saugettes 37, Lausanne
Instagram: [@traintrain.shop](https://www.instagram.com/traintrain.shop)

Attraper un café filtre au profil doux et fruité, un *flat white* énergisant ou un orange espresso tonic avant de sauter dans un train aux aurores. Puis se faire conseiller un chasselas genevois élevé en amphore à accompagner d'une boîte de sardines portugaises sur le retour. Voilà la routine quotidienne que propose d'adopter TrainTrain, café-caviste situé sous les arches de l'entrée sud de la gare de Lausanne.

Né en avril dernier de la fusion entre la torréfaction Charbon, située quelques bâtiments plus bas, et Canons!, caviste en ligne de vins naturels, ce petit espace dresse une vaste vitrine de boissons artisanales dans un lieu de passage. «On travaille uniquement avec des grains de café haut de gamme. Ces derniers recèlent une complexité aromatique que l'on essaie de préserver au maximum

grâce à une torréfaction légère effectuée dans nos locaux», précise Robin Moret, fondateur de la torréfaction basée dans une ancienne station vitrée de taxi.

En plus des cafés, TrainTrain propose divers thés et infusions. Mais aussi du hojicha (thé vert torréfié) et du matcha provenant directement du Japon. Des sandwiches et viennoiseries de la boulangerie Monco'Pain voisine. Quelques produits d'épicerie. Et une centaine de références de vins blancs, oranges, rouges, rosés et effervescents naturels «susceptibles de convenir à tous les goûts», assure Aurélien Frot, l'un des trois cofondateurs de Canons!. Architecte de formation, ce dernier a fait partie de l'équipe qui a imaginé le nouveau décor bois-métal de cette ancienne arche qui accueillait les écuries de la gare autrefois. ●



Retrouvez d'autres
adresses en ligne.

Précieux sur les bords

Dévoilée en mai, **la dernière collection de haute joaillerie** de Cartier explore une certaine retenue. Elle dit la capacité du leader du secteur à réinventer son style de façon singulière. Et à se lancer des défis techniques extravagants

texte: **Séverine Saas**

Lorsqu'on sculpte un objet, cherche-t-on à mettre en valeur la matière ou le vide? Cette question digne d'un examen de philo, c'est un collier de haute joaillerie qui la fait surgir. Une cascade de 806 perles d'émeraudes d'où jaillit, en son milieu, une panthère. Quoique, vu de loin, le félin évoque davantage une goutte d'eau qu'un gros chat à la musculature surdéveloppée. En s'approchant, cette impression de souplesse et de légèreté se précise. L'intérieur de la bête a été évidé, ne laissant à la périphérie qu'une fine structure en or blanc entièrement percée: un «pelage» tacheté d'onyx, de diamants et d'ajours. En laissant pénétrer la lumière, l'absence de matière devient ainsi motif et évoque la plus délicate des dentelles. Le bijou en tire son nom: **Panthère dentelée**.

Issue de la dernière collection de haute joaillerie de Cartier, cette création a été vendue



↑ Issu de la dernière collection de haute joaillerie de Cartier, le collier **Panthère dentelée** a requis 1559 heures de travail.

au mois de mai pour un chiffre à sept zéros. C'était à Stockholm, où le leader mondial de la joaillerie a dévoilé ses créations à la presse internationale et à ses meilleurs clients. Version inédite de la panthère - animal totem de Cartier depuis plus d'un siècle -, ce collier reflète la capacité de la maison française à être à la fois identifiable et différente, c'est-à-dire fidèle à son style tout en le réinventant librement. Une condition sine qua non pour dominer un marché où se multiplient les acteurs et les propositions esthétiques. Mais pour orienter ses explorations joaillères et éviter la sortie de route stylistique, la marque a pour habitude de tracer une frontière thématique autour de ses collections.

Comme les autres pièces, bien que dans des expressions créatives différentes, Panthère dentelée répond ainsi à la notion d'«équilibre». Des formes, des couleurs, du rythme, etc. «Rien de trop», nous répétera-t-on à Stockholm, →



← Le centre du collier a été évidé, ne laissant à la périphérie qu'une fine structure en or blanc et un «pelage» tacheté d'onyx, de diamants et d'ajours.

tel un mantra. Alors que la concurrence donne volontiers dans la surenchère d'effets pour doper la valeur perçue de ses bijoux, Cartier mise sur une forme de retenue pour séduire sa riche clientèle. «Chaque élément d'une composition doit avoir sa place et son rôle, rien n'est gratuit. D'ailleurs, on repasse souvent derrière les dessins, en se demandant si on doit enlever des choses, si on est au bon point d'équilibre. Evidemment, cette notion de justesse est tout à fait subjective», détaille Pierre Rainero, directeur de l'image, du style et du patrimoine de Cartier.

«De façon générale, on a un peu perdu de vue l'essence du design en haute joaillerie, c'est-à-dire la pierre. On a peut-être voulu raconter trop d'histoires. Il me semble important de revenir à une esthétique qui a été moins illustrée ces dernières années, à cette ligne essentielle qui a toujours fait partie du vocabulaire Cartier. Cela ne signifie pas

que nous fassions du minimalisme. Nous pouvons aller dans l'extravagance, mais il y a une limite à ne pas franchir, sinon on tombe dans le mauvais goût», professe de son côté Jacqueline Karachi, directrice de création haute joaillerie de la maison.

Des techniques invisibles

Si ces 116 pièces de la collection sont l'expression d'un foisonnement créatif, elles racontent aussi l'excellence des métiers d'art de Cartier, qui emploie près de 250 artisans dans son atelier de haute joaillerie parisien, l'un des plus importants au monde. Car, pour repousser les limites du style, il faut des savoir-faire extrêmement pointus capables de s'adapter aux créations contemporaines. Et qui sachent en même temps se faire oublier. «La technique est au service des pierres et du design, elle vient les sublimer. Elle doit donc être complètement cachée. Nous travaillons

sur l'invisible», explique Alexa Abitbol, directrice des ateliers de haute joaillerie de Cartier.

Les six rangs de perles d'émeraude de Panthère dentelée offrent l'image d'une symétrie parfaite? En réalité, aucune des gemmes n'est semblable à l'autre, ni en taille, ni en couleur. Il aura fallu plus d'un an à l'enfileuse de perles - seule et unique personne à maîtriser ce savoir-faire très spécifique au sein de l'atelier - pour créer un dégradé homogène et équilibré. Régler au millimètre près chaque rang de pierres afin que la cascade verte reste souple sans pour autant s'affaisser, et que le collier tombe au final parfaitement sur le décolleté. Un véritable travail d'illusionniste. «Comme les pièces sont magnifiques, on a souvent l'impression qu'elles sont un peu magiques et qu'elles tombent du ciel. On ne se rend pas compte que derrière, il y a un travail laborieux de gens passionnés. Cela va à l'encontre de tout ce qu'est la société aujourd'hui, où tout va très vite et où tout s'acquiert rapidement», observe Alexa Abitbol.

En ce qui concerne le félin ajouré, les apparences sont aussi trompeuses. «On peut avoir l'impression qu'on a simplement assemblé 300 petits carrés pour faire un corps de panthère. En réalité, la sculptrice a d'abord dû façonner l'animal à partir d'un bloc de cire. Une joaillière l'a ensuite évidé, découpé en trois parties et réalisé les mises à jour qui ont créé la structure des petits carrés. Et à la fin, on a récupéré une cire extrêmement fine qu'on a envoyée au processus de fonte à la cire perdue, un procédé de moulage de précision pour obtenir une sculpture en métal, détaille la directrice des ateliers. Je le répète: la haute joaillerie est une affaire de temps long.» Le temps de sculpter la matière pour créer le vide. Et de répondre ainsi à une question essentielle. ●

La K-beauty, vous connaissez? Ce sont ces produits cosmétiques sud-coréens dont tout le monde parle. Journaliste et diplômée en chimie, notre chroniqueuse installée à Séoul explore les confins mystérieux de ce marché en pleine expansion.



Peau pétillante

Des micro-bulles qui atténueraient le vieillissement et les cicatrices, tout en stimulant la repousse des cheveux, est-ce possible? Les spécialistes de la cosmétique reconnaissent aux **exosomes** un pouvoir de «réveil cellulaire». Visite chez un dermatologue renommé de Séoul pour tester ces propriétés

texte: **Hanna Siemiatycki**

Vous êtes-vous déjà intéressé aux exosomes? En K-beauty, on entend souvent parler d'eux. Mais de là à comprendre ce qu'ils sont vraiment...

«Le terme semble complexe à première vue», reconnaît le docteur Kim Hong-seok, un dermatologue renommé à Séoul, suivi par 195 000 abonnés sur YouTube. «Il faut les voir comme de toutes petites gouttes pleines d'informations biologiques que les cellules s'échangent naturellement. Elles contiennent de tout: lipides, protéines, antioxydants», détaille-t-il.

Dans les cosmétiques, les spécialistes de la médecine esthétique reconnaissent à ces micro-bulles un pouvoir de «réveil cellulaire»: via la communication cellulaire, elles réactivent la régénération de la peau - parfait pour prévenir le vieillissement, atténuer les cicatrices et stimuler la repousse des cheveux (bon à savoir!). En effet, cela me revient: lors de notre visite chez Medicube (lire notre second épisode), l'experte en K-beauty Laura Koeppler m'avait indiqué que leur sérum One Day Exosome Shot 2000 était une merveille pour faire repousser les *baby hair* en bordure du front...

Curieuse d'en savoir plus sur ces mini-bulles messagères, je me suis rendue à la Seoul Beauty Week au Dongdaemun Design Plaza, un bâtiment iconique de Séoul au design futuriste. Mais à ma grande déception, pas évident de déguster des produits à base d'exosomes. Un *corner* attire tout de même mon attention: des exosomes dérivés du cannabis? «Ils sont anti-inflammatoires et plus performants que ceux dérivés du PDRN», m'expliquent les deux représentants. Mais les produits en eux-mêmes - nettoyants, crèmes, gels et sérums - n'ont rien d'innovant. Poursuivant mon exploration, je dégote la marque Morimana qui propose pléthore de produits capillaires. Une vraie tendance, donc. «Nous avons développé un complexe breveté d'exosomes issus du PDRN, de la *Centella asiatica* et de la racine de lotus!» m'informe fièrement le représentant. C'est intéressant, mais les formats manquent un peu de peps...



Un peu découragée, je tombe finalement sur le stand du fameux dermatologue youtubeur, le Dr Kim. Une chance! Je fais part de mon enquête à l'équipe qui m'invite gentiment à la clinique pour approfondir le sujet. Le lundi suivant, me voilà donc chez VOS Dermatology, en plein cœur de Gangnam, quartier riche et branché, réputé pour ses cliniques esthétiques haut de gamme. Je ne sais pas encore à quelle sauce je vais être mangée... Finalement, on me fait tester une routine *skincare* «à la coréenne»: à la suite, on applique un nettoyant, une lotion, un sérum et une crème - le minimum pour obtenir une *glass skin*, cette peau aux reflets *glowy* tant recherchée. Sauf les quinze minutes où je me retrouve momifiée sous un masque visage intégral et irradiée de lumières bleu, vert et rouge, rien d'inquiétant à signaler!

Ensuite seulement, j'obtiens ce que j'espérais: quelques minutes avec le très occupé Dr Kim. Mais je n'ai pas le temps de prononcer un mot: en deux secondes chrono, il scanne mon visage et me fait un diagnostic express. «Votre peau n'est pas sensible, mais sèche. Son problème, c'est la pigmentation et les pores obstrués. C'est normal chez les Occidentaux avec une peau claire», débite-t-il. Je n'en demandais pas tant, mais pourquoi pas. Il enchaîne: «Pour l'éliminer, il vous faut un traitement *laser toning*.» Pardon? «C'est le traitement le plus populaire en Corée, il faudrait le renouveler dix fois.» C'est mon porte-monnaie qui risque de ne pas trop apprécier... «Puis, vous devez continuer les cosmétiques. C'est très important pour maintenir le résultat.» Ben oui, trop facile sinon.

J'en ressors un peu hébétée, mais j'aurai au moins découvert qu'irradier son visage au laser est un passe-temps plutôt courant à Séoul! Quant à moi, je préfère pour l'instant m'en tenir à mon nouveau shampoing aux exosomes à effet rafraîchissant de Morimana. A défaut d'une peau de star, mes cheveux sont, eux, au top de leur brillance. Et ça me suffit pour l'instant! ●



Retrouvez les autres épisodes en ligne.



Frais comme une rose

Dans sa cuisine du Pont de Brent, à Montreux, le chef Joeffrey Fraiche associe *le pleurote rose*, au goût de lard, avec une truite du Léman et une huile à l'oxalis

texte: *Emilie Veillon*
photo: *Jonas Marguet pour le magazine T*

Parmi les étrangetés que l'on trouve dans la nature, les pleurotes roses surprennent autant par leur couleur que leur saveur. «Les nouveaux véganes y trouvent une réminiscence du bon goût de bacon, observe Juan Carlos Floyd Sarria, à la tête de la production Floyd Fungi, basé à Pompaples (VD). Mais ils ont aussi des facettes de fruits de mer type crevette.» Originaire des régions tropicales et subtropicales, de l'Asie du Sud-Est aux forêts d'Amazonie, ce champignon pousse comme ses autres cousins de la famille *Pleurotus* sur des arbres âgés, des palmiers ou du bambou. «Les premiers essais sur de la sciure ont été menés dans les années 1960 en Inde, puis aux Etats-Unis, où il a le vent en poupe

depuis une vingtaine d'années. Son arrivée en Europe depuis la Hollande est beaucoup plus récente», note le spécialiste.
A Vevey, les deux frères Alexander et Christopher Winter en commercialisent aussi depuis 2023 par le biais de leur entreprise Mission Mycelium. A noter que la culture de ce champignon est possible à la maison grâce à l'offre de kits qui font pousser des bouquets en une dizaine de jours, à une température de plus de 17 degrés. «On ne le trouve par contre que très rarement dans les commerces en raison de sa fraîcheur éphémère: une fois coupé, il doit être consommé dans les deux à trois jours», précise Christopher Winter.
Les producteurs recommandent de faire sauter les pleurotes entiers ou émincés

à la poêle pour accompagner un plat de pâtes, une soupe, une salade ou un risotto, décorer une pizza ou une flammekueche. Ce type de cuisson ayant l'avantage de préserver la couleur rose. «Ils sont aussi délicieux en brochette végétarienne avec d'autres champignons, parce qu'ils agissent comme un exhausteur de goût», conseille Juan Carlos Floyd Sarria. A la tête de l'ancien restaurant des Rabaey, Le Pont de Brent, depuis janvier dernier, le chef Joeffrey Fraiche s'évertue à mettre en valeur les produits des alentours de Montreux. Pour le magazine T, il a associé les pleurotes roses veveysans avec une truite pêchée par Jean-Marc Bigler dans le Léman et une huile à l'oxalis, plante herbacée qu'il fait pousser dans son jardin. ●

Ingrédients pour quatre personnes

400 g	pleurote rose
200 g	truite en filet
250 g	truite fumée
300 g	oxalis
4	jaunes d'œufs
1	citron, zeste et jus
300 g	huile neutre
60 g	vinaigre blanc
120 g	vin blanc
200 g	crème
50 g	sucré
100 g	gros sel
1 c. c.	poivre mignonnette

1. Mélanger le sucre, le gros sel, le zeste de citron et une cuillère à café de poivre. Enrober le filet de truite frais en entier dans le mélange. Emballer dans un film alimentaire et laisser cinq heures au frigo. Rincer, sécher puis tailler le gravlax en dés.
2. Réaliser une huile d'oxalis en mixant l'huile avec la plante, de préférence au Thermomix à 60 degrés, puis laisser refroidir et passer au chinois. Enchaîner avec la préparation de la sauce béarnaise en réduisant le vinaigre et le vin blanc de moitié dans une casserole. Ajouter ensuite les jaunes d'œufs et cuire à 65 degrés. Monter la mixture comme une mayonnaise en ajoutant l'huile d'oxalis et la crème progressivement.
3. Mixer finement la truite fumée avec le jus du citron, puis ajouter 150 g de crème. Une fois le tout assaisonné de sel et poivre, réserver au frigo dans une poche à douille. Sitôt après, laver et portionner les pleurotes. Les griller quelques minutes au barbecue ou les faire revenir dans une poêle au beurre. Assaisonner selon vos goûts.
4. Au moment du dressage, déposer des morceaux de pleurote dans l'assiette. Répartir de la mousse de truite entre ces derniers, puis parsemer de dés de truite gravlax. Décorer avec de l'oxalis frais. Servir la béarnaise oxalis à part.

Dans chaque numéro,
découvrez un ingrédient
surprenant produit
en Suisse romande et
une recette originale
d'une cheffe ou d'un chef.



Retrouvez toutes
les recettes du
magazine T en ligne.



en carafe

Savagnin d'Epesses (VD), Domaine Gaillard, 2023

Ce cépage de la famille des traminers, aux origines alpines, fait partie des plus anciens d'Europe. On le connaît en Suisse, plus particulièrement en Valais, sous le nom de païen ou heida. «En Lavaux, il donne des vins d'une grande fraîcheur avec une aromatique complexe et intense. Une structure marquée, une belle longueur en bouche et des notes d'agrumes viendront donner du peps à la dégustation du plat», conseille la sommelière Helena Collaud, à la tête du Pont de Brent avec le chef.





Marathon Women

Les femmes sont toujours plus nombreuses à s'attaquer aux 42,195 km des marathons et à participer à des courses très exigeantes, comme les ultra-trails. Elles ont ainsi pris conscience que leur corps peut dégager une ***puissance quasi illimitée***

texte: **Julie Rambal**

illustration: **Lemon Fee pour le magazine T**

C'est un record historique. En mai, plus de 1,1 million de personnes se sont pré-inscrites au marathon de Londres, qui aura lieu en avril 2026. Course légendaire, il fait partie des sept compétitions labellisées «World Marathon Majors» [les plus prestigieuses au monde, ndlr], avec ceux de Boston, Chicago, New York, Sydney, Berlin et Tokyo. Une épreuve si courue que ses 56 640 dossards se gagnent chacun par tirage au sort. Cet afflux inédit de postulants est dû à l'ambition des femmes de s'y frotter, selon les organisateurs. En 1981, elles étaient 4% à participer (à l'époque sur un total de 7000 inscrits), 45% en 2025, et 49,55% sur les rangs de l'édition prochaine. En Suisse aussi, la part des femmes atteint désormais les 44%, selon Josette Bruchez, coorganisatrice du Lausanne Marathon. «Elles s'entraînent et progressent, débutant souvent par une course de 5 km, puis 10 km, avant de se lancer dans des distances plus longues», constate-t-elle.

Runneuse depuis dix ans, Séverine Eloy, 43 ans et cadre dans une banque, s'est offert ses premiers 42,195 km pour son quarantième anniversaire. «Je savais que cette distance allait me plaire, c'est l'épreuve phare du runner», sourit-elle. Si douée qu'elle est désormais meneuse d'allure, une fonction qui consiste à encourager et guider les autres coureurs, à un rythme prédéfini, pour les aider à atteindre leurs propres objectifs. Le 26 octobre, elle sera ainsi l'une des deux meneuses d'allure du Lausanne Marathon, sur un total de sept meneurs. Il y a 2 ans, l'équipe était encore 100% masculine. Partout dans le monde, donc, les femmes brillent sur cette distance éprouvante, symbole de dépassement.

Un air de revanche: jusqu'en 1984, le marathon féminin n'existait pas aux Jeux olympiques, au prétexte que les coureuses risquaient d'abîmer leurs organes reproducteurs. L'Américaine Kathrine Switzer fait partie de celles qui ont brisé le plafond de verre sportif en s'incrutant sur le marathon de Boston dès 1967, provoquant un mélange de scandale et

d'admiration. «A cette époque, les femmes elles-mêmes avaient toutes ces vieilles peurs ancrées par la société: que leurs jambes grandissent, qu'il leur pousse une grosse moustache, que leur utérus tombe», rappelle souvent celle qui est devenue une icône des coureuses.

«Il y a 50 ans, on voyait encore peu de femmes courir à l'extérieur. Il a fallu un long processus pour qu'elles s'autorisent à le faire, alors que c'est une pratique adaptée à leurs contraintes. Il n'y a pas de cours à réserver, elles peuvent chausser leurs baskets dès qu'elles ont un moment, et elles ne s'en privent plus», ajoute Josette Bruchez. Elles courent surtout de plus en plus loin, alors que les initiatives pour leur rendre l'espace public plus sûr essaient enfin.

Un cadre plus adapté

La ville de Lausanne, par exemple, a formé des groupes de running féminins. Il y a aussi l'Every Woman's Marathon, créé en 2024, aux Etats-Unis, dans un cadre pensé par et pour les femmes, avec espaces d'allaitement, durée de course allongée, toilettes équipées en protections hygiéniques, etc. Le running féminin n'est plus un combat pour la légitimité, mais une explosion de pratiques. «Chez les femmes de ma génération, on remarque une tendance à s'inscrire dans des courses avec des distances de plus en plus longues. Les réseaux sociaux jouent probablement un grand rôle, et des figures féminines inspirantes nous montrent que c'est possible», affirme Bérénice Sierro, 32 ans. Cette médecin du sport à l'Hôpital de La Tour à Genève est coureuse de trails et d'ultra-trails courts – ces courses à pied de très longue distance en milieu naturel –, capable d'engloutir 50 km de dénivelés rocaillieux en huit heures.

Selon elle, les femmes sont nées pour courir loin et longtemps, physiologiquement programmées pour l'endurance. «Grâce aux œstrogènes, nous brûlons plus efficacement les graisses. Ce qui nous rend plus efficaces sur la durée, en nous permettant de garder des réserves de sucre pour la fin d'une grande course. Sur le plan énergétique, les femmes sont donc plus endurantes. Œstrogènes et progestérone modulent les circuits de la douleur, en activant des systèmes analgésiques naturels. Cela aurait-il un effet sur la tolérance à la douleur sur des courses très longues?» interroge-t-elle. Selon une étude de l'International Association of Ultrarunners, l'organisation mondiale de régulation des courses à pied de plus de 42,195 km, les femmes sont également 0,6% plus rapides que les hommes dès que la course dépasse les 313 kilomètres de distance.

Elles s'offrent ainsi toujours plus de périples impressionnants, à l'instar de Stephanie Case. Même pas athlète professionnelle, cette avocate canadienne vient de remporter un ultra de 100 km en Irlande, en s'arrêtant trois fois pour allaiter. On nommera aussi l'Espagnole Estefania Unzu, qui a enchaîné début 2025 sept marathons en sept jours, sur sept continents. Elle a 39 ans. Car, en plus, les femmes sont encore plus endurantes avec l'âge. «Aux alentours de la trentaine, elles deviennent plus résistantes aux courses longues car les fibres musculaires rapides se transforment progressivement en fibres lentes, qui coûtent moins d'énergie et permettent de tenir plus longtemps, note Elisa Fontana, physiologiste de l'exercice et entraîneuse au centre Médecine du sport du groupe Vidymed. Les femmes ont par ailleurs 30% de plus de fibres lentes que les hommes, donc génétiquement, elles sont enclines à être résistantes sur les longues distances.»

Cette spécialiste se félicite par ailleurs que la science s'intéresse enfin au rôle du cycle féminin dans les performances sportives. «Les études se multiplient, mais seulement depuis le début des années 2020, précise-t-elle. En tenir compte permet de mieux s'entraîner, d'améliorer sa progression, et d'éviter les blessures aussi. Longtemps, c'était hélas un tel tabou que certaines coureuses prenaient une contraception, qui stoppait tout. On sait à présent que ça n'est pas idéal.» Mais là encore, les femmes s'écoulent davantage. Bérénice Sierro encourage elle-même ses patientes à mieux connaître le rôle de leur cycle menstruel dans leur vie de sportive, qu'elles soient élites ou amatrices. «Le sujet se développe beaucoup», s'enthousiasme celle qui s'apprête à exercer à titre indépendant au Centre médical et sportif – Le Believe, à Sion. Elle prévoit de continuer à chercher jusqu'où elle peut pousser son corps «dans la dureté» des ultra-trails, parce que rien n'égale le shoot d'endorphines après ce genre d'épreuve. ●

Dans chaque numéro,
l'humeur de la rédaction
se décline en une sélection
débridée d'objets.

Trait pour trait

«Sobre, simple. On t'emmène dans notre monde, allez grimpe. Ils veulent des good vibes. Y veulent un coup de snip'. On a une longueur d'avance, allez goodbye...»

sélection: **Agnès Vadi**

chanson: **Sniper, «Trait pour trait»**



FORUM DES 100

un événement
LE TEMPS



LA SUISSE INOXYDABLE FACE AUX CHOCS GÉOPOLITIQUES?

**Rendez-vous le jeudi 23 octobre 2025 de 9h à 15h
au SwissTech Convention Center, Lausanne**

La Suisse inoxydable face aux chocs géopolitiques?

Le monde est bousculé comme jamais. Guerre en Ukraine. Conflits au Proche-Orient et au Moyen-Orient. Recul des démocraties. Retour de Donald Trump, entre droits de douane et pressions tous azimuts. A la tête de la plus grande puissance mondiale, le locataire de la Maison-Blanche rebat toutes les cartes. La Suisse n'est pas épargnée avec notamment l'imposition de droits de douane de 39% par les Etats-Unis. Dans ce contexte géopolitique instable, la Suisse peut-elle préserver sa prospérité et sa neutralité? Quel avenir envisager avec l'Union européenne et le reste du monde? Plus qu'une simple conférence, le Forum des 100 est chaque année un moment à part. Un lieu où se rencontrent décideurs, penseurs et acteurs de tous horizons, venus confronter leurs idées et débattre.

De nombreux orateurs prestigieux

Joseph Deiss, ancien président de la Confédération, **Anne Hassberger**, secrétaire générale de Terre des hommes Suisse, **Christina Kitsos**, maire PS de Genève, **Amédée Murisier**, directeur d'Alpiq pour la Suisse, **Cyril Aellen**, vice-président du PLR, **François Fellay**, CEO du groupe Romande Energie, **Franklin Servan-Schreiber**, fondateur et directeur de Transmutex, **Gaspard Proust**, acteur et humoriste, **Gelson Fernandes**, ancien footballeur international suisse, **Patrick Chappatte**, dessinateur de presse et **Roger Köppel**, rédacteur en chef de la «Weltwoche».

21e édition



**Programme complet
et inscriptions:**
www.forumdes100.ch



LOUIS VUITTON
JOAILLERIE